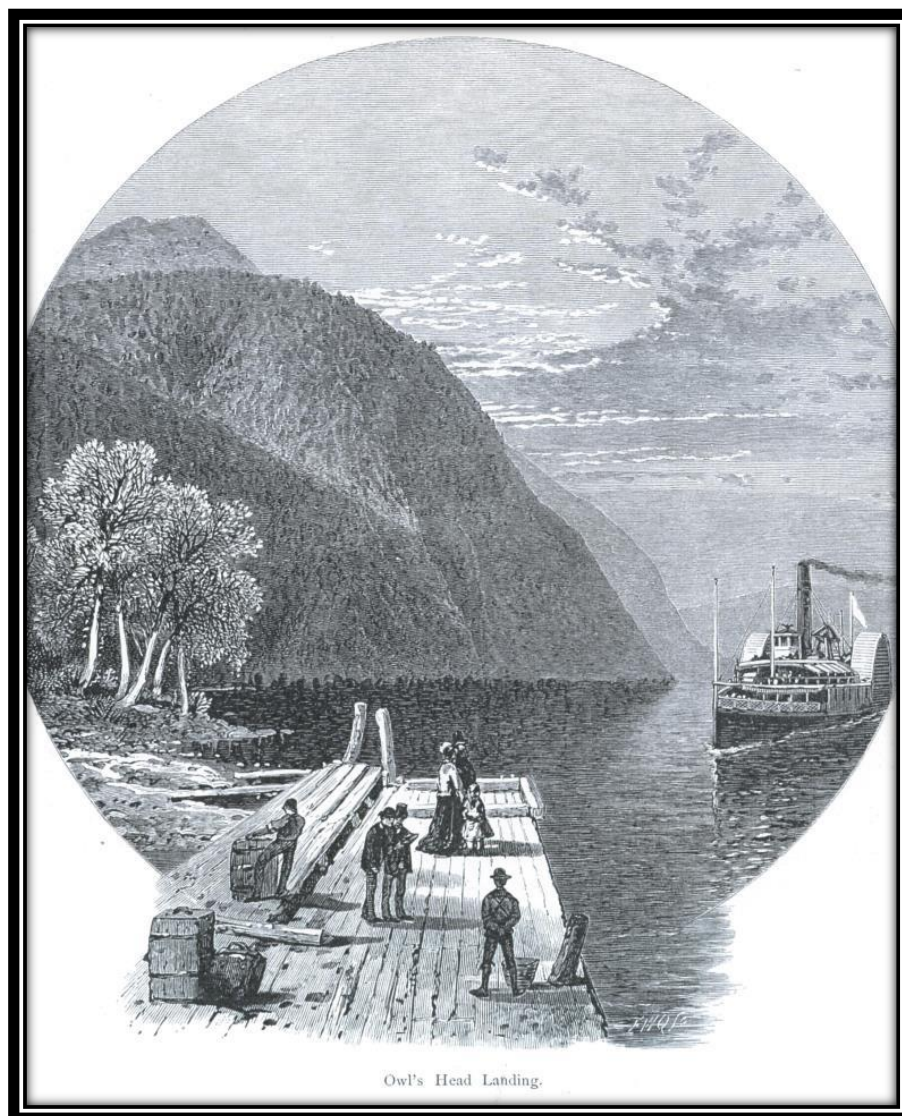


HISTOIRE POTTON HISTORY



Owl's Head Landing.

Owl's Head Landing

Archives de l'Association du patrimoine de Potton

**Association du
patrimoine de Potton**

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



**Potton Heritage
Association**

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

Histoire Potton History

RÉDACTION

Éditeur : Association du patrimoine de Potton
Rédacteurs en chef : Jean-Louis Bertrand et
Sandra Jewett

Comité éditorial : conseil d'administration de
l'Association

Révisure : Jacqueline Robitaille

Graphisme : Serge Normand

Édition Web : Serge Normand

ABONNEMENTS : info@patrimoinepotton.org

SUBSCRIPTIONS : info@pottonheritage.org

Prix à l'unité de l'édition imprimée : 10 \$

La revue *Histoire Potton History* est
publiée deux fois l'an et imprimée
à 75 exemplaires.

Les droits d'auteur sont réservés par les auteurs
à l'Association du patrimoine de Potton. La
reproduction partielle des textes est toutefois
autorisée, à la condition expresse que la ou les
sources en soient correctement citées.

Cependant, les droits d'auteur de l'article *LE
TOURISME DANS LA RÉGION DE MANSONVILLE
AUTREFOIS* sont réservés à M. Jean-Pierre
Kesteman, Ph. D., professeur émérite de
l'Université de Sherbrooke, historien et auteur.
La reproduction totale ou partielle de ce texte
n'est pas autorisée, sauf si l'auteur Jean-Pierre
Kesteman en donne par écrit la permission.

The rights to this work are reserved by the
authors for the Potton Heritage Association.
Reproduction, in part, of the text is permitted on
condition that the source is correctly cited.

However, the copyright of the article *LE
TOURISME DANS LA RÉGION DE MANSONVILLE
AUTREFOIS* is reserved for Mr. Jean-Pierre
Kesteman, Ph. D., Emeritus professor of the
University of Sherbrooke, historian and author.
The total or partial reproduction of this text is
not authorized, unless the author Jean-Pierre
Kesteman gives in writing the permission.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

N° ISSN 2291-8108

Sommaire

Le mot de la présidente
A Word from our President..... 3

À la recherche des temps oubliés

Le tourisme dans la région de Mansonville
autrefois
par Jean-Pierre Kesteman,
historien et auteur 4

About St. Paul's Anglican Church
by Sandra Jewett..... 16

Les énigmes de Potton

Des volcans à Potton?
par Jean-Louis Bertrand..... 30

Contes et légendes

Les oiseaux, Légende abénaquise 35

Uriah Skinner, The Piratical Smuggler..... 38

Chroniques – Chronicles

Potton Census - Recensement à Potton
1825 40

La démocratie à Potton..... 45

Lire l'histoire – Reading History

Les ponts couverts au Québec 49

The Heart of the Farm 51

Have you heard
of Potton Heritage Association 54

Nouvelles publications de l'APP 55

Le mot de la présidente

À la recherche des temps oubliés

Nous avons l'honneur et le plaisir d'accueillir dans nos pages l'historien émérite Jean-Pierre Kesteman. Son article sur le tourisme d'autrefois nous ramène aux années 1830, il y a plus de 150 ans. Qui se souvient du séjour à Potton de Lord Dufferin, alors gouverneur général du Canada?

L'objectif de notre revue est de recenser les histoires de Potton depuis ce temps et même avant pour les sortir de l'oubli et les consigner. Vous apprendrez ainsi que notre véritable histoire remonte à quelque 500 millions d'années et que nos citoyens ont voté dès 1792 lors de la première élection sous le régime britannique. Les Abénaquis ont précédé les colons blancs sur notre territoire, et leurs légendes font aussi partie de notre patrimoine.

Certains se sont demandé si notre bagage historique pourrait alimenter longtemps notre magazine. Je tiens à les rassurer. Vous serez surpris de la richesse et de la diversité des sujets que nous traiterons. Ce second numéro en est un bon exemple. Et j'en remercie tous nos collaborateurs.

Sandra Jewett, présidente
Association du patrimoine de Potton

A Word From Our President

In Search of the History of Forgotten Times

We have the honour and great pleasure of welcoming to our pages, the work of historian emeritus Jean-Pierre Kesteman, Ph.D. His article on the tourism of bygone days takes us back to 1830, more than 150 years ago. Who now remembers that Lord Dufferin, then Governor General of Canada, once came to Potton?

The goal of our magazine is to retrieve and record the varied, and heretofore forgotten, histories of Potton. In these pages you will learn that we are part of history reaching back some 500 million years and that our citizens voted in the first election under British rule in 1792. The Abenaki trod our township long before the white colonist arrived, and their legends are also part of our heritage.

Many have wondered how we could possibly fill page after page of a magazine with the history of Potton. And to those, may I just say that you will be surprised at the rich diversity of the history you will eventually find on the pages. This, the second edition of our magazine, is a fine example. I sincerely thank our contributors.

Sandra Jewett, President
Potton Heritage Association

À la recherche des temps oubliés

Le tourisme dans la région de Mansonville autrefois

par

Jean-Pierre Kesteman, Ph. D.
Professeur émérite de
l'Université de Sherbrooke
Historien et auteur

*There is a sense of solitude which civilization
has not yet exorcised.*

Samuel June BARROWS,
The Shaybacks in camp
Ten years under canvas, Boston, 1888

Lorsqu'on examine l'histoire du tourisme à l'échelle mondiale, on est frappé par la récurrence du processus par lequel un lieu quelconque se transforme peu à peu en une destination recherchée¹. On distingue habituellement trois phases dans ce processus : l'exploration, l'invention ou mise à la mode et enfin, l'exploitation commerciale.

Déterminante est la deuxième phase. Car un lieu peut avoir été découvert, exploré et même décrit par des géographes, des militaires, des arpenteurs et ne jamais devenir un site touristique.

En fait, pour qu'un endroit passe du statut de banalité ou de manque total d'intérêt au statut enviable de lieu à visiter, une seconde découverte est essentielle. Elle est l'œuvre de ceux qu'on désigne sous le nom d'inventeurs d'initiateurs, que les Anglais au 19^e siècle appelèrent des *gate-keepers*².

Il faut se souvenir qu'en Europe, la première phase du tourisme fut le fait de Britanniques qui, à la fin du 18^e siècle et au début du 19^e siècle, voyageaient vers la France, la Suisse, l'Italie et la vallée du Rhin. Ceux qui lancèrent la mode vers ces lieux étaient des voyageurs curieux, audacieux, souvent lettrés ou artistes, capables d'écrire, de décrire et d'émouvoir.

Les lettres à leur famille ou les articles qu'ils confiaient aux journaux donnaient un écho à leur découverte. Ils étaient à la fois pittoresques et précis. Ils décrivaient ou dessinaient des paysages, mais précisaient aussi les itinéraires, les moyens de transport, les conditions d'hébergement, les curiosités locales, tant naturelles qu'architecturales ou sociales. Enfin, imprégnés du romantisme littéraire et pictural de l'époque, ces voyageurs s'extasiaient devant la grandeur et la beauté des paysages.

Ce n'est que par la suite que s'organiseront les moyens de communication pour accéder à ces lieux emblématiques et que se mettra en place l'infrastructure commerciale pour y séjourner, s'y promener, s'y distraire.

Si nous nous reportons à la région de Mansonville, placée au cœur d'une superbe vallée glaciaire façonnée par le cours de la Missisquoi Nord et délimitée par deux chaînes parallèles qui sont le prolongement des montagnes Vertes du Vermont, les monts Sutton, d'une part, la chaîne qui borde le lac Memphrémagog, d'autre part, avec ses sommets bien connus de Bear Mountain, Owl's Head, Elephas ou Sugar Loaf et le mont Orford, nous nous trouvons visiblement devant une région au relief impressionnant, mais qui, de prime abord, n'avait rien d'attirant pour l'être humain, pour le pionnier, pour le défricheur.

Vers 1790, la rive ouest du Memphrémagog n'offrait guère de vallées où établir un village, avec ses montagnes tombant à pic dans le lac. À l'intérieur des townships de Bolton et de Potton, des chaînes montagneuses, des forêts épaisses, des marécages, des zones de roches, rendaient la pénétration difficile et rebutaient les candidats pionniers. Ces deux townships comptèrent longtemps parmi les moins peuplés de la région.

Les premiers Européens à s'aventurer dans ce secteur furent les membres de l'équipe d'arpenteurs qui, en 1771-1772, tracèrent la ligne du 45^e degré de latitude nord, décrétée par Londres comme constituant la limite entre les provinces britanniques de New York et de Québec³.

À cette époque, après la Conquête de la Nouvelle-France, mais avant la Révolution américaine, l'Amérique du Nord était toute britannique, de la Caroline du Sud à la baie d'Hudson et, pour fins d'organisation, le *Colonial Office* voulait délimiter chacune de ses colonies ou provinces.

Notons qu'à l'époque, le Vermont n'était pas encore un État et que son futur territoire avait été revendiqué par la province de New York (quoique celle du New Hampshire eût aussi des prétentions sur le même territoire). Cette ligne du 45^e, nous le savons, deviendra une frontière internationale après le Traité de Paris de 1783 par lequel la Grande-Bretagne reconnaissait l'indépendance des Treize-Colonies ou États-Unis.

Les premiers arpenteurs, dont James Finlay, se contentèrent avec leurs moyens et instruments d'époque de relever la ligne du 45^e et d'explorer de part et d'autre de celle-ci, sur deux à trois milles de profondeur, le cours des rivières ou des lacs qui franchissaient la ligne.

Partis de la rivière Richelieu au bord du lac Champlain, ils progressèrent vers l'est, traversant le Memphrémagog pour aboutir au fleuve Connecticut. On leur doit le tracé, pas tout à fait rectiligne cependant, de la limite sud du futur township de Potton, contournant légèrement vers le sud le flanc de Bear Mountain et coupant la petite Province Island en deux!

Par la suite, lorsqu'après 1792, il fallut ouvrir au peuplement l'espace des futurs *Eastern Townships*, les arpenteurs de Sa Majesté reprirent et précisèrent la ligne de base, celle du 45^e, et la complétèrent par les limites de dix milles sur dix milles des townships et par les limites de rangs et de lots. Tâche peu facile dans cette région montagneuse, mais qui fut, entre 1792 et 1800, menée par les équipes des arpenteurs Pennoyer et Bouchette.

Joseph Bouchette fut sûrement celui qui, le premier, eut une vue globale de la région, pour avoir traversé Potton et les cantons voisins à plusieurs reprises entre 1808 et 1828 et pour avoir escaladé pour la première fois (au moins documentée) le Pinacle de Frelighsburg et Owl's Head. Ces ascensions eurent lieu à l'été de 1824⁴. Des pionniers avaient commencé à s'établir dans le sud du canton, entre autres à Dunkin (le colonel Henry Ruiter) et à Mansonville (Robert Manson)⁵.

Dès le début du 19^e siècle, des passages avaient été utilisés entre le lac et les montagnes de la rive ouest. Ainsi, le passage du ruisseau Perkins, vieille route de portage amérindienne entre les bassins de la Magog et de la Missisquoi, et surtout, celui de Knowlton Landing vers Bolton-Sud. Avant 1830 avait été découverte la *Bolton Pass*, vers les townships de Brome et de Dunham. Mais elle ne fut accessible aux véhicules à roues que dans les années 1840.

On sait que le premier défricheur de Potton fut Nicholas Austin qui vint du Vermont par le lac, mais qui déménagea vers Bolton, une fois précisées par les arpenteurs les lignes séparant les deux cantons. Plus au nord, entre les secteurs des actuels villages de Bolton-Centre et d'Eastman, le passage était impossible, à cause des zones de marais et de montagnes.

Ainsi, la région de Mansonville avait bien été repérée, arpentée et décrite, du moins en langage de géographe et de topographe. Coincée entre la frontière américaine, le lac et deux chaînes de montagnes, elle restait d'accès difficile. En été, toutefois, depuis 1820 environ, un traversier rudimentaire reliait les deux rives du lac entre Georgeville (Copp's Ferry) et les quais à l'extrémité de la baie Sargent : Head of the Bay ou Knowlton Landing⁶.



Traversier rudimentaire

Quels furent les acteurs de la deuxième phase, celle de l'invention de la région comme lieu touristique? Ce ne furent pas les habitants du lieu, pionniers américains venus de Troy (au Vermont) ou loyalistes, venus de la baie Missisquoi. En fait, et ce n'est pas étonnant, ce sont des Britanniques, les pionniers du tourisme en Europe, qui furent à l'avant-garde touristique de la région.

En 1834, la *British American Land Company* (BALC), dont beaucoup d'actionnaires étaient

Londoniens, avait acquis du gouvernement de vastes terres dans les Townships pour favoriser l'immigration britannique. La compagnie avait installé à Sherbrooke son bureau régional⁷.

Aussi, durant les années 1830, des Britanniques, récemment arrivés dans les Townships suite à la publicité de la BALC, envoyèrent des lettres à leurs familles restées en Angleterre, parfois publiées dans les journaux anglais ou montréalais, détaillant la vie dans la région, ses ressources, mais aussi ses beautés naturelles⁸. On doit à certains de ces immigrants le premier regard sensible et romantique sur les beautés de la nature, encore sauvage, de l'Estrie. En voici un bel exemple :

« Il fait terriblement froid..., mais je voudrais que vous puissiez voir le ciel d'ici, souvent beau au-delà de toute description. Si un peintre devait en représenter un pareil, n'importe quel Anglais dirait qu'il n'est pas naturel. Mais, hier soir, en nous promenant Edmund et moi, tout était d'un rose intense et l'ombre déclinait vers l'Orford in the most lovely manner », écrit à sa mère Lucy Peel, récemment arrivée de Londres à Sherbrooke⁹.

L'ouverture de routes par la BALC favorise les découvertes. Ainsi, en septembre 1837, a lieu la première ascension du mont Orford par l'arpenteur Weiss et ses amis¹⁰.

Divers ouvrages imprimés dans les années 1830 commencent à décrire la région du Memphrémagog autant pour ses potentialités agricoles que pour sa richesse naturelle. On pense à l'ouvrage du Britannique Philip H. Gosse, qui décrit oiseaux, insectes, arbres, poissons, cycle des saisons des Townships¹¹.

Ou au voyageur Henry Taylor qui, à l'été 1839, empruntant les diligences, fait un voyage circulaire dans les Townships, passant par Waterloo, Magog, Stanstead et Sherbrooke, voyage qu'il raconte dans un ouvrage, avec des

descriptions pittoresques, des détails sur le séjour dans des auberges, des commentaires sur les prix des diligences, etc. C'est un *touriste* au sens étymologique. Son ouvrage s'appelle d'ailleurs : *Journal of a Tour from Montreal to the Eastern Townships*¹².

Ainsi, de Granby à Waterloo, précise Taylor, la diligence coûte 2s 6d (50 ¢); à Stukely, il n'y a pas de taverne, mais il loge chez un habitant, qui pour 15 d (25 ¢) par jour lui sert trois repas et le thé; à Magog (*Outlet*), les routes et le pont sont en mauvais état; à *Ayre's Tavern* (futur *Ayer's Cliff*), il se promène jusqu'à la falaise bordant le Massawippi et excursionne sur Brown's Hill, d'où il aperçoit *an Horizon of Hilly Country with the most beautiful slopes*¹³.

Il reprend la diligence à 3 heures de l'après-midi pour Stanstead et jase avec le cocher. Au loin se profilent Owl's Head et les montagnes du Vermont. À Stanstead, de belles maisons et 2 bonnes tavernes attendent le voyageur. On peut y pensionner pour 2 dollars la semaine. La pension y est bonne, tartes et puddings compris, précise-t-il¹⁴.

Parmi les pionniers du tourisme, les artistes, les dessinateurs ou les peintres auront une grande influence sur l'imagination des visiteurs potentiels. Leurs esquisses, leurs dessins pris sur le vif seront par la suite transformés en aquarelles ou adaptés par des graveurs et imprimés sous forme d'estampes achetables à la pièce. En ce sens, le premier diffuseur du sentiment romantique et de la grandeur alpestre des Townships est évidemment William Henry Bartlett (*Canadian Scenery*)¹⁵.

Ses nombreuses gravures de la région constituent le point de départ de la vulgarisation d'une vision romantique des Townships. Grâce à elles, la nature sauvage des lacs, des forêts et des montagnes vient à la

rencontre de l'homme des villes et de la «civilisation».

Loin d'en faire une représentation photographique, Bartlett reprend des procédés qu'il avait déjà utilisés pour représenter les Alpes suisses. Il déforme et accentue le relief. Il choisit des angles d'observation originaux, nimbe ses lointains dans une brume plus écossaise que canadienne, transforme le paysage en une *scenery*, un décor, une « mise en scène ».



W.H. Bartlett – Gravure, 1840

Sa clientèle, ce sont les classes aisées des bourgeoisies britannique, américaine ou canadienne, qui pourront ressentir devant le paysage du Memphrémagog ou d'Owl's Head le même frisson que le touriste voyageant dans les Alpes ou la même séduction qu'on ressent devant le lac de Genève. Rousseau n'est pas loin¹⁶ !

Bartlett définit déjà un itinéraire, sélectionne des endroits *qui valent le voyage*. Un col alpestre comme la *Bolton Pass*, la pyramide rocheuse d'Orford, le rocher de Gibraltar Point, la traversée de Georgeville à Knowlton Landing, l'ascension de Sugar Loaf, balcon sur le Memphrémagog, voilà ce qu'il faut avoir vu!

On sait qu'il sera suivi par de nombreux peintres qui, au 19^e siècle, chanteront les beautés d'été et d'automne du Memphrémagog et de ses environs : Alfred Fitch Bellows, Cornelius Krieghoff, Thomas Mower Martin, Allen Aaron Edson, John Warren Gray, Robert Whale, Alfred Hodstock, et surtout William Stewart Hunter, résident de Stanstead, avec sa célèbre série de gravures *Eastern Townships Scenery*, dans laquelle figurent Sugar Loaf, Owl's Head, Orford et de multiples vues du lac mythique¹⁷.



W. H. Bartlett – *A Settler's hut on the frontier*, 1842

Dans les années 1870, des journaux illustrés comme le *Canadian Illustrated News* ou le *Canadian Monthly* ou même le *Harper's Magazine* présentent des récits illustrés de voyage dans la région¹⁸.

Enfin, point final de cette ouverture touristique, de cette mise à la mode d'un lieu «à voir», les premiers guides touristiques imprimés se diffusent à la même époque. Dans les années 1840, ces ouvrages ne décrivent encore presque rien des Townships, à part la lisière voisine du lac Champlain⁽¹⁹⁾.

En fait, les premiers guides détaillés sur les Townships sont contemporains de l'arrivée en 1852-1853 dans la région du chemin de fer *St. Lawrence & Atlantic*. Le pionnier de ces ouvrages est publié à Portland (Maine),

terminus de cette ligne qui, partant de Longueuil, traverse la région de Sherbrooke et les montagnes Blanches. On y trouve déjà de nombreux renseignements sur le vapeur *Mountain Maid*, sur Georgeville et son traversier pour Bolton, Owl's Head et son hôtel²⁰.

Voici un extrait de cette littérature qui sera décisive pour la popularité de la région :

« Le village de Georgeville, situé sur la rive du lac Magog (sic), au milieu de collines, est un des plus jolis qu'on puisse imaginer quand on le contemple depuis le lac. C'est le centre principal de séjour des voyageurs qui visitent chaque année le lac et ses environs, qu'on peut à juste titre appeler the Switzerland of Canada, la Suisse canadienne! Aucun touriste (sic) ne doit omettre de faire le voyage en bateau sur le lac sur le vapeur *Mountain Maid*, ni de faire l'ascension d'Owl's Head, haut de 2500 pieds, à la base duquel il trouvera une confortable hospitalité au Mountain House Hotel »²¹.



Hôtel Mountain House

Un autre ouvrage, publié en 1867, est tout aussi éloquent :

« Le lac Memphrémagog est LE lac des Townships, qu'on a baptisé à propos lac de Genève du Canada, dont le nom indien signifie « belle étendue d'eau » et qui est parsemé d'îles couvertes de boisés jusqu'à la rive. Rien que pour rendre justice au pittoresque du lac, il faudrait tout un petit livre. La perspective depuis le lac vers les montagnes qui s'étirent sur la rive ouest, d'où domine le sommet

conique d'Owl's Head, donne à la scène un véritable caractère alpestre »²².

Par la suite seront même publiés des livres spécialisés sur le lac Memphrémagog, tels ceux de John Ross Dix (1864) et de Henry M. Burt (1872)²³.

On le voit, lorsque les moyens de transport comme le chemin de fer et le bateau à vapeur rendront plus faciles à la fois l'accès à la région et le déplacement intrarégional, c'est-à-dire à partir de 1853, le mythe touristique des Townships est déjà en place. Son cœur est le Memphrémagog, le « lac de Genève du Canada », avec Owl's Head, « la montagne à gravir », et Orford, « la plus haute montagne à l'est des Rocheuses » (!)²⁴.

Bref, pour le tourisme, le mythe précède l'organisation.



Archives de l'Association – Artiste inconnu

De 1850 à 1920, durant soixante-dix ans, s'amorce, se renforce et se densifie la vie touristique de la région. C'est la troisième phase, celle de l'organisation commerciale du tourisme. En nous limitant à 1920, nous n'examinerons que la phase pré-automobile du tourisme en Estrie.

Elle repose essentiellement sur un système de moyens de communication de masse, sur l'organisation d'itinéraires, axés sur des correspondances et des billets combinés entre chemins de fer, bateaux à vapeur ou diligences, et sur la multiplication de lieux d'hébergement, pensions et hôtels pour touristes à Newport, Magog, Georgeville ou au pied d'Owl's Head.

Il y a désormais une «saison» de séjour au Memphrémagog, de juin à septembre, et, pour en profiter, des membres de la haute bourgeoisie de Montréal ou de Boston s'y font construire de prestigieuses résidences d'été. En même temps se développe le camping semi-sauvage pour les amateurs d'une vie plus rustique²⁵.

Sur la trame du paysage se mettent en place des activités diverses de loisir, de la pêche à la rame, de la natation à la voile, de la sieste au kayak, de l'équitation à la cueillette des petits fruits ou la visite des fermes voisines. On organise des excursions en vapeur sur le lac, en chariot vers le pied de l'Orford, en diligence par la *Bolton Pass* vers le lac Brome.

Évidemment, les temps forts de ce séjour, que ce soit lors d'une excursion de deux ou trois jours ou pendant un séjour de tout un été, demeurent la traversée du lac sur le *Mountain Maid* ou le *Lady of the Lake* et l'ascension d'Owl's Head.

Ainsi naissent des lieux à la mode, appelés d'un mot italien, lieux de *villégiature*, des lieux voués en été à la vie touristique. Au cours des années, s'y tisse un réseau d'habitues. À force de se retrouver régulièrement aux mêmes endroits, ils seront à l'origine d'infrastructures touristiques plus complexes tels des terrains de golf, des bibliothèques, des activités sportives, des concours nautiques, appelés régates, des fêtes avec cortèges, défilés nautiques ou

danses, de jour ou le soir, aux lampions et aux lanternes vénitiennes.



Maison flottante de M. Spalding

Au nord et au sud de Georgeville, de riches bourgeois achètent des terres agricoles en bordure du lac et y élèvent de prestigieuses maisons d'été, de plusieurs dizaines de pièces, avec service assuré par de nombreux domestiques. Ces maisons portent des noms exotiques. De la pointe Magoon à Georgeville se succèdent ainsi *Glen Brook* (Honorable C.D. Day), *Tanglewood*, *Fern Hill* (famille Molson), *Belmere* (famille Allan), *Woodlands*, *Dunkelt*, *Edgewood*, etc..

Pour des fortunes plus modestes, la mode du chalet d'été ou bungalow se renforce à partir des années 1880 à Knowlton Landing (des Sherbrookoïses), Bryant's Landing (des Canadiens français), à *Perkins' Landing* (des gens de Mansonville). Des Américains établissent des maisons sur certaines îles. En 1888, Cedarville se développe avec des chalets grâce à une nouvelle halte assurée par les bateaux à vapeur²⁶.

Déjà, pour les enfants, commence la mode des camps d'été : *Glenbrooke*, à la pointe Magoon, dirigé par le Pr. Colby de McGill.

En fait, l'accès à la région s'est facilité par la multiplication de lignes de chemin de fer qui aboutissent à une de ses extrémités. En 1864,

le *Connecticut & Passumpsic* atteint Newport au Vermont, venant de Boston et traversant le Massachusetts, le New Hampshire et le Vermont. Dans les années 1870, des trains de luxe de type Pullman, en trajet de nuit, certains wagons réservés aux dames, permettent de partir de Boston ou de Springfield (Mass.) et d'arriver au matin à Newport.

En 1871, cette ligne est prolongée jusqu'à Sherbrooke par la vallée de la Tomifobia et la rive du Massawippi. Elle fera la fortune de North Hatley à partir du milieu des années 1880.

En 1873, le *South-Eastern* relie Montréal à Newport en passant par Farnham et Sutton, puis en suivant le cours de la Missisquoi de Richford (Vermont) à Highwater et en traversant trois fois la frontière canado-américaine! Itinéraire emprunté par les rapides de Montréal à Boston. Départ de Montréal à 7h30 le matin et arrivée à Newport à midi et demi, à moins de partir de Montréal à 3h15 de l'après-midi, arrivée à Newport à 8h15 du soir²⁷.

En 1878, le *Waterloo & Magog*, en fait propriété du *Vermont Central*, relie Saint-Jean-sur-Richelieu à Magog via Farnham, Granby et Waterloo. La ligne est prolongée jusqu'à Sherbrooke en 1885. Ce sera finalement l'*Orford Mountain Railway* qui achèvera la liaison ferroviaire entre Eastman, Bolton-Sud et Mansonville en 1907, prolongée à Newport en 1910, sous la direction du CPR.

Toutes ces compagnies offrent en été des billets combinés train-bateau à vapeur et des excursions à prix réduit, qui attirent de nouvelles catégories plus modestes de visiteurs. Même les ouvrières d'usine ont leur journée de vacances en excursion au lac! Et il faut savoir que le Memphrémagog et sa région attirent encore plus d'Américains que de Canadiens, au point que certains le considèrent comme un lac américain.

Un mot sur les *Potton Springs* (parfois appelées *Bolton Springs*), source d'eau dont les vertus thérapeutiques furent à la mode dès les années 1870 avec la construction d'un hôtel. En 1885, par exemple, elles attirent le dimanche de nombreux voyageurs de Troy et de Richford, dont on remarque les files de voitures traversant Mansonville. En 1888 s'y construit un nouvel hôtel. Les amateurs débarquent du traversier à Knowlton Landing et louent des attelages jusqu'au site. Le Canadien Pacifique, qui vient de racheter le *South Eastern Railway*, assure une navette en diligence depuis Mansonville Station (Highwater). Plus tard, entre 1907 et 1936, l'*Orford Mountain Railway* aura une halte au site même de l'hôtel²⁸.



Hôtel Potton Springs

Sur le Memphrémagog, la flotte de vapeurs pour touristes s'enrichit. Ainsi, en 1880, le traversier à vapeur *Minnie* fait la navette entre Georgeville et Knowlton Landing trois fois par jour, dans les deux sens. En 1881, est lancé à Georgeville un autre vapeur destiné à la traverse, le *Memphrémagog*, avec une roue à aubes au milieu du pont²⁹.

Des particuliers se font construire de petits yachts à vapeur, ainsi, le *King Fisher* en 1886 pour monsieur Macpherson. Cette année-là fut vendu le premier yacht de luxe, l'*Orford*, qui navigua sur le lac dès les années 1870 et qui appartenait au magnat des transatlantiques, sir

Allan. Il était ancré à Belmere, la maison d'été luxueuse de la famille Allan³⁰.

Évidemment, la popularité du *Lady of the Lake*, lancé en 1867, ne se dément jamais, entre autres parce que ce vapeur peut embarquer plusieurs centaines de passagers. En juillet 1876, de nombreux excursionnistes venant de St. Johnsbury avec des billets de chemin de fer à prix réduit débarquent à Newport et font la traversée du lac. Ils sont de 1000 à 1300, avec harmonie et fanfares³¹!

Le *Lady of the Lake* est loué en 1880 par la compagnie ferroviaire *Connecticut & Passumpsic*, qui amène les voyageurs de la Nouvelle-Angleterre au quai de Newport, également terminus du *South-Eastern Railway* venant de Montréal. La même compagnie ferroviaire américaine relance en 1881 le *Mountain House*, l'hôtel au pied d'Owl's Head, accessible uniquement par bateau, hôtel qui avait connu une fermeture après sa prospérité dans les années 1850 et 1860. Et le président du *Passumpsic Railway* achète le *Lady of the Lake* en 1885. Comme il est antialcoolique, il interdira dès 1888 la vente d'alcool sur le bateau³²!

Cette année-là meurt George W. Copp, le capitaine qui avait conduit pendant près de 35 ans le premier *steamer* du lac, le *Mountain Maid*, lancé en 1850. C'est ainsi qu'en 1885, ce bateau est racheté et rénové par une autre compagnie ferroviaire, le *Vermont Central*, qui le mettra en correspondance avec ses trains desservant Magog à partir de Sherbrooke et de Saint-Jean³³.

Le *Mountain Maid* fera désormais le trajet de Magog à Newport en 2 heures 28 minutes exactement! Une fois la saison touristique achevée, les bateaux à vapeur remorquent les barges ou les énormes nasses remplies de billots venant du massif de l'Orford par la

rivière aux Cerises et destinées à la scierie de la famille Pronty, à Newport.



Le Mountain Maid

Les deux steamers, *Lady of the Lake* et *Mountain Maid*, ne sont pas des bateaux d'excursion, mais des bateaux à itinéraire fixe, desservant de multiples arrêts. Beaucoup des quais où ils faisaient halte subsistent : Baker's, Harvey Landing, Cedarville (auparavant Magoon's Point), *Mountain House*, Perkins' Landing, Georgeville, Knowlton Landing, Paige Landing (auj. Bryant's Landing), Magog. En 1853, le *Mountain Maid* effectuait la traversée de Newport à Magog en 5 heures 15 minutes, mais déjà, en 1858, ce trajet est ramené à 4 heures et 30 minutes. Le service débute, selon les années, à des dates variant de la mi-mai à la mi-juin et finit à la fin septembre, début octobre³⁴.

Georgeville, cœur de la villégiature du lac, est reliée par diligence à Fitch Bay et à Smith's Mills, où arrête le *Massawippi Valley Railway* de Sherbrooke à Newport. C'est également le lieu traditionnel de la traversée vers Bolton et au-delà.

Que dire de l'attraction incontournable, l'ascension d'Owl's Head ? Avis aux promeneurs du 21^e siècle : elle se pratique à partir de l'hôtel, au niveau du lac ! Une dénivelée de 1700 pieds, Owl's Head culminant à 2400 pieds. Au 19^e siècle, on croyait que le sommet se situait à 2700 ou même à 3000 pieds (et Orford à 3300) ! Le 21 juin, à l'époque, les membres de la loge maçonnique *Golden Rule* de Stanstead en faisaient l'ascension pour des cérémonies secrètes³⁵.

En fait, nous disposons de nombreux récits de cette ascension, certains plus célèbres que d'autres.

En 1861, Anthony Trollope, le romancier anglais à la mode, grand rival de Dickens, de passage à Québec, se voit conseiller d'aller au Memphrémagog. Voici comment ce maître de l'ironie et de l'humour décrit les choses :

« J'ai rarement été dans une maison aussi éloignée du monde, des médecins et des bouchers, que dans cet hôtel solitaire appelé Mountain House. C'est pourtant un hôtel bien tenu, plus confortable que toutes les autres auberges du Bas-Canada. Rendu à cet endroit, vous n'avez aucun autre choix d'activité que l'ascension d'Owl's Head, à moins que vous ne considériez la pêche comme une activité ! Je ne suis pas capable de pêcher, nous résolûmes donc de gravir Owl's Head ! Quelqu'un se risqua à dire : "Je doute que madame puisse y arriver." " Mais on m'a dit que les femmes y montaient." "Oui, parfois, les plus jeunes". À quoi ma femme répondit : "Ou je vais au sommet, ou bien je meurs en essayant d'y monter!" »

Partis après le dîner, le couple Trollope atteignit le sommet sans encombre à 5 h 30 de l'après-midi, par un chemin bien tracé entre les arbres, « sans avoir besoin, comme en Europe, de guides » ! Après une halte au sommet pour contempler le magnifique paysage, ils redescendirent, mais une pluie diluvienne éclata, rendant difficile leur retour. Inquiets, des clients de l'hôtel partirent à leur recherche, la nuit tombée, avec des lanternes³⁶.

Lorsque le gouverneur général du Canada, Richard Monck, vint à *Bishop's University* recevoir un doctorat honorifique, en juillet 1864, il poussa une pointe jusqu'à Georgeville, puis à *Mountain House* et à Newport. Lady Monck, dans son journal, écrit à cette occasion :

« Voyage magnifique. Des nuages en colère couronnant des montagnes d'un bleu profond, la forêt primitive vert foncé et le lac bleu : tout ressemblait à ce à quoi on peut rêver dans un moment d'imagination, mais jamais dans la vraie vie... Owl's Head est très haut et escarpé, et la journée était torride. Quel bonheur de s'asseoir pour lire dans la maison d'été ou de bavarder sur le bord de la pente. Le capitaine Pem, Mr. Galt et Dick ont gravi Owl's Head. Dick seul n'a pas abandonné. Je vous envoie une fleur sauvage cueillie par lui au sommet. Le capitaine Pem m'offrit un tour en barque sur le lac, mais j'eus peur qu'on ne chavire dans l'obscurité. Ou plutôt, c'est Dick qui affirma que je devrais avoir peur. »³⁷

En 1864, un guide édité à Boston balise tout l'itinéraire de l'hôtel au sommet : *Shelter Rock*, *High Rock*, le ruisseau, *Old Field* (fleurs et petits fruits, érablière), *Fern Hollow* (bassin aux fougères), *Fern Rock*, *Toll Gate*.

On peut se demander ce qu'un poste de péage fait ici. En fait, le défilé rocheux ne laisse pas passer les amples crinolines de la mode féminine d'alors. Les dames doivent donc abandonner ici l'appareil d'osier qui est sous leurs jupes. C'est un moment fort amusant, on s'en doute! Pour éviter ces instants délicats pour la pudeur victorienne, on conseille aux dames de porter plutôt ce sommet de l'élégance féminine de la Nouvelle-Angleterre que sont les *bloomers*!

Ne pas oublier non plus, poursuit le guide, d'emporter vos gourdes en métal pour vous abreuver aux sources! La montée se continue, et j'en passe : *Breakneck Stairs*, *Weary Toe Steps*, *Jenny's Staircase*, *Refreshment Hollow* jusqu'au *Giant Staircase* proche des sommets, d'où l'on voit, par beau temps, Montréal, le mont Washington et le lac Willoughby³⁸.

Voilà ce que furent l'invention et le développement de la popularité touristique de ce cœur des Cantons jusqu'en 1920, avant que l'automobile ne change le rapport des vacanciers à l'espace régional.

Désormais, plus individualistes, plus à l'affût de petits chemins et de lacs inconnus, ils délaisseront peu à peu les trains et les bateaux à vapeur. Ils préféreront disposer de leur chalet personnel, de leur bateau bien à eux. La crise des années 30 fut fatale à l'organisation commerciale du tourisme de masse et elle éloigna pour de bon les touristes américains. Une autre ère allait débiter, jusqu'au moment où l'autoroute des Cantons-de-l'Est fit éclore le tourisme d'hiver avec le ski. Mais c'est une autre histoire!³⁹

Tourisme de privilégiés, que ce tourisme pré-automobile ? Oui et non. Car voici que dans ces années 1860-1920, le loisir rejoint des classes plus laborieuses, petite bourgeoisie et mêmes ouvriers ou cultivateurs. Le prix de pareille excursion devint de plus en plus accessible à des budgets modestes, car les chemins de fer et les vapeurs trouvaient précisément dans cette clientèle touristique de masse une rentabilité complémentaire.

À Georgeville, en juin 1886, les régates organisées sur le lac attirent, selon les chroniqueurs, de 7 à 10 000 personnes! En juillet 1887, les hôtels de Georgeville refusent du monde. Tout était plein. Les fêtes du même genre à North Hatley entre 1895 et 1910 attirent également des milliers de personnes. Le mot tourisme de masse n'est pas exagéré et concerne, on s'en doute, bien d'autres groupes sociaux que les riches grandes bourgeoisies américaine ou montréalaise.⁴⁰

Paradoxalement, c'est après 1920 que le tourisme de masse s'efface de la région et que la remarquable organisation d'hôtels, de

vapeurs et de trains disparaît. Les riches resteront, avec leurs automobiles et leurs chalets de luxe. Les gens plus modestes passeront désormais davantage leur temps de loisir dans les villes mêmes ou à proximité, dans les parcs comme la Montagne de Montréal ou le parc Victoria à Sherbrooke.

Les droits d'auteur de cet article sont réservés à Jean-Pierre Kesteman, Ph. D., professeur émérite de l'Université de Sherbrooke, historien et auteur. La reproduction totale ou partielle de ce texte n'est pas autorisée, sauf si l'auteur Jean-Pierre Kesteman en donne par écrit la permission.

Notes

- (1) Une première version de ce texte a fait l'objet d'une conférence à Mansonville, le 14 avril 2009.
- (2) Sur l'histoire du tourisme et de ses débuts, voir : Marc Boyer. *Ailleurs. Histoire et sociologie du tourisme*, Paris, L'Harmattan, 2011, 304 p.
- (3) Le résultat de ce premier arpentage est présenté dans une carte intitulée : *A Plan of the Division Line between the Provinces of New York and Quebec, in the 45th Degree of north Latitude. Survey in the Year 1771 and 1772 by Thomas Valentine and John Collins* (Antique Maps, New-York, 2004).
- (4) Joseph Bouchette. *General Report of an Official Tour through the New Settlements of the Province of Lower Canada, Québec*, 1825, appendice F.
- (5) Sur les débuts du peuplement du township de Potton, voir entre autres : Catherine Mathilda Day (née Townsend). *History of the Eastern Townships, Province of Quebec, Dominion of Canada (...)*, Montréal, Lovell, 1860, 475 p., p. 280-286; Henry Taylor. *History of Brome County, Quebec (...)*, vol. I, Montréal, Lovell, 1908, 288 p., p. 238-276.
- (6) Moses Copp aurait organisé la traversée en radeau de Georgeville à la rive opposée, dès 1793. Vers 1829, un *horseboat* fut mis en service, qui fonctionna chaque été jusqu'au début des années 1850 et que dirigeait J.C. Tuck (*Stanstead Journal*, 25 mai 1849) (William Bryant Bullock. *Beautiful Waters*, devoted to the Memphremagog Region (...), Newport (Vt.), 1926, 239 p., p. 24-25 parle erronément, à notre avis, d'un *houseboat*).
- (7) *Information respecting the Eastern Townships of Lower Canada, addressed to Emigrant's and Others in Search of Lands for Settlement*, Sherbrooke, Walton & Gaylord, 1836.
- (8) « (...) beautiful scenery, soil good, particularly for grazing » dans : Extracts from *Letters written during a First Year's Residence in the Eastern Townships of Lower Canada*, Londres, 1837, p. 9.
- (9) *Love strong as Death, Lucy Peel's Canadian Journal, 1833-1836*, J.I. Little, ed., Waterloo (Ontario), Wilfrid Laurier University Press, 2001.
- (10) *Montreal Gazette*, 3 octobre 1837, p. 2.
- (11) P.H. Gosse. *The Canadian Naturalist. A Series of Conversations on the Natural History of Lower Canada*, Londres, 1840, 372 p.
- (12) Henry Taylor. *Journal of a Tour from Montreal thro' Bertier and Sorel to the Eastern Townships of Granby, Stanstead, Compton, Sherbrooke, (...) to Port St. Francis*, Québec, 1840, 84 p.
- (13) Taylor, op. cit., p. 28 à 41.
- (14) Taylor, op. cit., p. 44.
- (15) Ses esquisses sous forme de lavis à la sépia furent croquées dans les Cantons-de-l'Est à l'été et à l'automne 1838. Les gravures furent publiées à Londres en 1842.
- (16) Victoria Baker. « L'art et les artistes des Cantons de l'est (sic), 1800-1950 » in *L'art des Cantons de l'est, 1800-1950*, Sherbrooke, 1980, p. 12.
- (17) Ibid., p. 11-19; Charles de Volpi & P.H. Scowen. *The Eastern Townships. A Pictorial Record*, Montréal, 1963.
- (18) « On the Boundary Line », *Harper's Magazine*, 1874, p. 305-335.
- (19) Zadock Thompson. *Guide to Lake George, Lake Champlain, etc...*, Burlington, 1845; H.S. Tanner. *The traveller's Handbook for the State of New York, the Province of Canada and parts of the adjoining States*, New-York, 1845; Robert W.S. Mackay. *The Traveller's Guide to the River St. Lawrence and Lake Ontario*, Montréal, 1845; *The Canadian Guide Book*,

- Montréal, 1849; W. Williams. *The Traveller's and Tourist's Guide through the United States of America, Canada, etc.*, 1851; *The Monthly Railway and Steam Navigation Guide for British North America*, Montréal, 1853.
- (20) S.B. Beckett. *Guide Book of the Atlantic and St. Lawrence and St. Lawrence and Atlantic Railroads*, Portland, 1853. Voir aussi : *Guide from Montreal and Quebec to the Eastern Townships of Lower Canada and to Portland (Maine)*, Montréal, H. Ramsay, 1853, 42 p.
- (21) S.B. Beckett, op. cit., p. 148-150 (notre traduction).
- (22) H.B. Small & J. Taylor. *The Canadian Handbook and Tourist Guide*, Montréal, 1866 (notre traduction). Voir aussi : *The Canadian Tourist*, Montréal et Toronto, 1856, qui évoque Georgeville, le Memphrémagog et ses montagnes (La Suisse du Canada), surtout Owl's Head, l'ascension à faire!
- (23) John Ross Dix. *A Hand Book for Lake Memphremagog*, Boston, 1864; Henry M. Burt. *The Wonders and Beauties of Lake Memphremagog, the Great Summer Resort of New England* (sic), Springfield, 1872.
- (24) La question de l'altitude exacte des monts Orford et Owl's Head ne sera tranchée qu'avec la triangulation menée vers 1910 par le gouvernement canadien, qui situera le sommet de l'Orford à 2800' et celle d'Owl's Head à 2450'.
- (25) Samuel June Barrows. *The Shaybacks in camp : ten summers under canvas*, Boston et New York, 1888.
- (26) *Stanstead Journal*, 29 juin 1876; 9 août 1888 (Cedarville); B.F. Hubbard. *Forests and Clearings. The History of Stanstead County* (...), Montréal, Lovell, 1874, 367 p., p. 44-45; William Bryant Bullock. *Beautiful Waters*, op. cit., p. 85-88.
- (27) Horaire publié dans : *Stanstead Journal*, 4 septembre 1873.
- (28) *Stanstead Journal*, 19 juillet 1888 (Bolton Springs). Davantage de détails dans : «Potton Springs revisité» (2002) à <www.townshipsheritage.com>
- (29) *Stanstead Journal*, 13 mai 1880 : Steam Ferry Minnie; 16 juin 1881.
- (30) *Stanstead Journal*, 3 juin, 1^{er}, 22 juillet 1886.
- (31) *Stanstead Journal*, 27 juillet 1876.
- (32) *Stanstead Journal*, 6 mai 1880, 2 juin 1881 et numéros suivants; 8 septembre 1887.
- (33) *Stanstead Journal*, 9 avril, 25 juin 1885.
- (34) Horaires dans : *Stanstead Journal*, 30 juin 1853, 1^{er} juillet 1858.
- (35) Sur l'altitude des montagnes, voir note 24.
- (36) Anthony Trollope. *North America*, volume I (1862), chapitre 4.
- (37) Frances E.O. Monck. *My Canadian Leaves. An Account of a Visit to Canada in 1864-1865*, Londres, 1891, p. 44-54.
- (38) John Ross Dix, op. cit., p. 34-37.
- (39) Sur l'atmosphère de vacances au lac Memphrémagog après 1920, voir : William Bryant Bullock. *Beautiful Waters*, op.cit.
- (40) Régates au lac Memphrémagog : *Stanstead Journal*, 24 juin 1886.

Place Names of Potton and More By Sandra Jewett



Translation of
Répertoire toponymique de Potton
Un patrimoine à découvrir et à parcourir
Researched and compiled by
Jean-Louis Bertrand
Published in 2009

With additional notes
researched and compiled by
Sandra Jewett

COLLECTION MONOGRAPHIES PATRIMOINE POTTON HERITAGE
JANUARY 2013

**This recent publication
of Potton Heritage Association
is available for only \$20.**

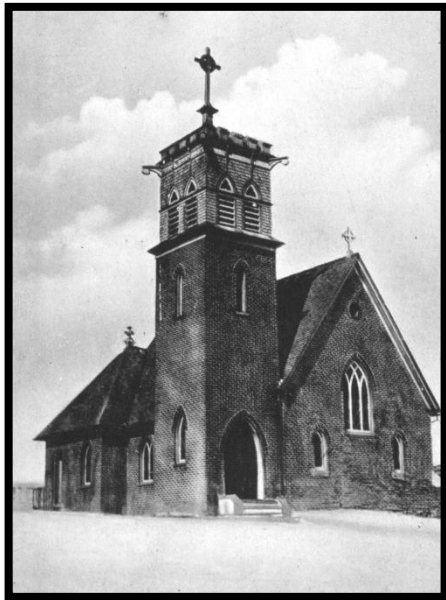
**Information: 450-292-3990
info@pottonheritage.org**

About St. Paul's Anglican Church

by

Sandra Jewett
President of Potton Heritage
Association

*Prepared for a conference given May 26, 2013
 for Potton Heritage Association*



Since church history is an important part of the cultural history of a nation and because St. Paul's Church is an integral part of local history in particular, a brief historical background might be useful.

The History

The word *Anglican* originates in *ecclesia anglicana*, a medieval Latin phrase dating to at least 1246, that means *English Church*. The Anglican Church, or the Church of England, of course exists worldwide. It began in the sixth century in England, when Pope Gregory the Great sent St. Augustine to Britain to bring

more "Apostolic discipline to the Celtic Christians". As a result, the Church of England came under the authority of the Pope.

In the 1520's, when Pope Clement VII refused to annul the marriage of King Henry VIII to Catherine of Aragon, this repudiation led to the separation of the Church of England from the Roman Catholic Church, in 1534. It then became the established church in England by an Act of Parliament, with the monarch of England at its head.

Thus then began a series of subsequent events known as the English *Reformation*, which gave rise to protest and splinter groups of English Christians who, in the 16th and 17th centuries, wished to separate from the Church of England and form independent local churches. The Puritans, an activist group within the Church of England, come first to mind. Their efforts to change the established church from within failed, due to the laws controlling the practice of religion. Persecution of this group in particular (though not exclusively) led to a significant exodus of "puritans" from England, with some coming to the new world of North America, especially from the 1620's to the 1640's. This group was pivotal in the early settlement of the Colonies.

From this movement, related religious communities of Quakers, Baptists, Presbyterians, Congregationalists, Methodists, and a whole range of evangelical Protestants evolved.

As we know, the aftermath and consequences of the American Revolution (1775-1783) brought the first waves of settlement to the area we now call the Eastern Townships. (In general, that was from the late 1790's-1820.) In Potton, our first documented settlers appear to have been the Elkins and Perkins families around 1797, with Heath & Blanchard families close on their heels. The Township of Potton

was established by royal decree in 1792. Legal settlement came later. Settlers, coming here from south of the border, in particular from New Hampshire, Vermont and Massachusetts, brought with them their faiths and their architecture, which explains why older churches in the Townships are strongly reminiscent of a New England style and the faith groups, traditional.

At first, like in every other township along the border, itinerant preachers, mainly from Vermont, came to Potton. People of the Methodist, Baptist, Congregationalist, and later Adventist tradition were first served by these "circuit riders" – all playing a role in bringing God to the new settlements. Evangelist ministers would hold "meetings" wherever convenient – often in private homes or in schools, which were rare then. Schoolhouses doubled as community centres, and so were called "meeting houses". Very often these folks provided the service for nothing more in return than a bed or a meal. One of the first itinerant ministers who came to Potton, as recorded by history, was Roswell Bourne, in about 1803. Cyrus Thomas writes of this man: *"There being an utter destitution of religious teaching in Potton, Mr. Bourn made this place the more immediate field of his labours, although he travelled and preached in the townships adjoining, and in Vermont."*¹ Bourne was first a Baptist but later became a Methodist. The Bourne family remained active in the Mansonville Church for years after. Roswell Bourne's grandson, Leonard Bourne, was our Mayor from 1905 to 1908.

As communities took root, congregations began to coalesce, and permanent places of worship were eventually built. The "established" Protestant denominations were the first to thrive. Potton was part of a Vermont circuit of Methodist "saddlebag preachers". In 1817, the Rev. Ide, a Baptist minister from Irasburg,

Vermont, formed a church society of 12 people in Potton, as a branch of an older and larger Baptist church of Troy, Vermont. In 1817, another early preacher, the Rev. Levi Parsons, a Congregationalist minister, also came to Potton, and following several conversions, (he) established a Congregationalist congregation here... part of the Troy, Vermont, church. The "New Connexion" Methodists were first active in Potton around 1837, with the Rev. Roswell Bourne as minister².

An early Baptist preacher was the Reverend Francis Jersey, who brought his family from England. *"In 1843, he began a pastorate both in Abbott's Corner (near Frelighsburg) and Stanbridge Ridge that lasted 14 years. In 1857 he moved to Potton, where he died in 1860."*³ Because of his age, it is not likely that he preached here regularly. One of his sons, Robert Jersey (1872-1944), farmed and built our Round Barn, in 1912. Another of Jersey's children was William, great grandfather of Lilian and Norma (Smith) Sherrer, in Dunkin. Other descendants are the Jersey family of Vale Perkins.

Pivotal in the early Christian devotions and ministrations in our Township was the formation, as early as 1826, of the Potton Female Benevolent Society. Rev. E. M. Taylor says it well: *"It is a matter of considerable interest to note that Christian women of the Township of Potton, before the first generation of earliest settlers has passed away, banded themselves together for Christian and benevolent purposes."* The group was a strong one by any standard, since Taylor also records the names of approximately 55 of the earliest members. *"Their meetings were all opened by prayer, and their annual meetings closed by a public preaching service."* (In 1839, *"it is noteworthy that from this time on the name of "Female" gives place to "Ladies" – and the*

change noted in their title: Potton Ladies Benevolent Society.)

The ladies of the time held their meetings in individual homes or likely *"in the large building erected in 1809 at Coit's Corners, later known as Meigs' Corners... designed to serve the double purpose of meeting-house and school-house"*. Did this meeting house persist for the following 30 years or so? It is hard to determine from the records we have. However, *"... On May 22, 1843 we learn that this Society selected a spot on which the House of Worship was afterwards erected... On January 14, 1845 the Reverend Mr. Merriman preaches in the new Meeting House..."* That building no longer exists. Its exact location and precise date of demise are unknown, though presumed to be by fire. History intimates that the Union meeting house or "the Chapel", as it became known, was multi-denominational and was situated adjacent to the Chapel Hill Cemetery on Chemin Miltimore. It was likely of comparatively small scale, built of materials available and of simple design, sized to satisfy the congregation's numbers. In the tiny community that Potton once was, the pressure to set up new households in the frontier left little for the founding of neighbourhood churches.

The last records we have of the Potton Ladies Benevolent Society are those of the July 1848 meeting⁴. In his examination of the Society's minutes, E.M. Taylor seems to have noticed nothing untoward about the Chapel before that time. It is presumed, therefore, the "Chapel" was still standing in 1848. *Potton d'Antan – Yesterdays of Potton* notes it was still on the landscape in 1881; however, the confirming source is not given. It is also unclear when the Ladies Society was dissolved. Suffice to say that history is a little murky on the issue of the Chapel. As an example, in her book *With Heart and Hands and Voices*, Phylliss Hamilton records: *"It (the Chapel) burned down and*

another was built in 1847-48 on the site of the present day Anglican church" (plate 122, *Potton d'antan*). *"By 1856, with the introduction of the Church of England to Mansonville, the Baptists decided to sell their Church building to the Anglican congregation and reverted to holding their worship services in the Union meeting-house or in the homes of church members."*



Church of England (Circa 1880)

The Church of England began to flourish in general in the Townships, only after the arrival of significant numbers of immigrants from Great Britain in the 1830's and 40's. It seems to have been roughly a decade later for our Township, because history records that until 1856 *"the Congregational, Baptist and Methodist Societies had made inroads on the community"*. An Anglican presence until the mid 1800's was sporadic, and part of the reason for this may well have been that travel from parts north was difficult. Bolton Pass was used for carriage travel only around mid-century.

The first Church of England services took place in the Mission Parish of Mansonville, on January 20, 1848. In total, two hundred people

were said to have attended the three services held on that winter's day, conducted by a Reverend Thomas S. Chapman. Where the service was held is unknown, although it might well have been in the Baptist meeting house, built on the site of St. Paul's.

It is recorded that when Reverend Thomas Chapman preached again in Mansonville in 1849, he was told that his congregation would have been larger *"but for a Rechabite meeting that day"*. It seems that, by then, the temperance movement of the time had found fertile ground in Potton. The Rechabites were a Christian group keen to promote total abstinence from alcohol. The group had their work cut out for them in Potton! According to Reverend Chapman, *"the Rechabites had done a great deal of particular good for Potton – it was one of the most drunken and degraded places possible a year ago – now they're all temperate. The village has doubled in houses and the people have been restored from brutes to human beings again"*. This may well have been Potton's first miracle!

Perhaps buoyed by the success of 1849, the Diocese appointed Reverend R. Lindsay to Brome and Sutton with the oversight of Bolton and Potton. *"For four or five years, Mr. Lindsay was the only clergyman of the Church of England in these four townships. But he laboured with an unflagging energy and with great tact..."*⁽⁵⁾

In September 1856, the Reverend John Godden, a missionary previously situated in St. Hyacinthe, was sent *"to try what could be done to plant the church there and bring the people to a better state"*. Godden became the first *resident* Anglican priest in the Township of Potton, where previously the services were only occasional. *"There were then in Potton (and in Bolton) very few who were acquainted with the Anglican Church or her services."*

In 1858, *"with the help of the Diocese Church Missionary society, friends in Montreal and elsewhere, ... the brick Baptist meeting house, built in 1848, was purchased to become the new Anglican church of Mansonville"*. The church was dedicated on October 2, 1858.

Here it is useful to explain briefly that in a rural environment such as ours, early protestant congregations tended to build simple wood framed rectangular structures, often clapboarded. *"It was what they could afford"*. Using that as a rule of thumb, it would seem that in 1848 when the Baptist congregation funded the construction of a *brick* church, the first in Mansonville, their numbers and proportionate wealth must have been significant; however, according to historical records, the congregation was without a pastor for several years after the departure of Rev. Titus Merriman. This may have mitigated the congregation's decision to sell the building. It seems, however, that the design of the Baptist church may not have met the particular needs of a Church of England church: that is to say that the chancel be defined, and that the high altar and choir stalls in the chancel. I *theorize*, without factual foundation, that the rectangular proportions of the Baptist meeting house could not be modified to meet the need for a defined cruciform interior of neo-gothic design.

Until 1857 when the parsonage was built, Reverend Godden lived with his family in a "dilapidated farm house", but we have no record as to where it was. The newly built parsonage was located across the road from the Church, now known as 310, rue Principale. In 1857, the Reverend Godden purchased and donated part of the land on which the parsonage was located.

About 9 months after Reverend Godden arrived, Bishop Francis Fulford of Montreal visited Potton. Soon after that, history records that

"friends of the mission" endowed the Church with a "parochial library", which provided the clergy with books to enable them to continue their studies. Additionally, in 1860, a "bell of 508 pounds was procured for the Church and rung every night for "curfew" for the first year! This, remember, was still the former Baptist meeting hall, converted to the Church of England.

Reverend Godden seemed to be very interested in the welfare of his congregation. He established a day school in 1863 using the gallery of the former Baptist church. He was also instrumental in getting some government financing for educational purposes in Mansonville.

One of the students of that day school was a young fellow from South Bolton, Elson Rexford, who later distinguished himself within the hierarchy of the Church, becoming principal of the Montreal Diocesan Theological College. At the time of his death in 1936, the Rev. Canon E.I. Rexford was one of Quebec's outstanding educationalists. Among his many accomplishments, was the standardization of the educational curricula in rural protestant Quebec schools.

The first recorded vestry meeting was held October 8, 1856. (The vestry is an administration similar to the "marguilliers" of the Catholic Church.) On that occasion, very familiar and prominent names in the history of our Township were present: Robert and James Manson, Nelson and Sheldon Boright, F.S. Peabody, Levi A. Perkins, J.N. McVey, Milton Bowker, and Oliver Fales⁶. It is interesting to note here that Nelson Boright was also a contributor to the United Church in Mansonville. Robert Manson and Mr. McVey were the first churchwardens to be appointed. Each Church has two.

Churchwardens had, and still have, a duty to represent the laity, in liaison with the Bishop. They are expected to lead by setting a good example and encouraging peace and unity. They are largely responsible for all the property and moveable goods belonging to a parish. Though the life and time in 1856 must have been far different from today in terms of "encouraging peace and unity", the warden is still in a position of responsibility within a Church.

Before his retirement in 1866, Reverend Godden, who had accomplished so much for the Church in this community, planned for an ordination service to take place on March 12, 1865. It is on this occasion that student ministers are welcomed to the Church as fully-fledged ministers – sort of a graduation exercise.

Such occasions are important formal occasions in the life of a Church. However, in 1865, the one scheduled for Potton on March 12 was nearly hijacked by Mother Nature. Bishop Fulford and his party left Montreal at 3 pm Thursday, March 9th, already one day late due to a severe and heavy March snow storm. The Bishop arrived at Waterloo Station at 7:30 pm to find that the stage coach from Waterloo station had been cancelled; however, the mail stage was available and was about to leave for Knowlton. Some decided to embark on it, in the hope of continuing on to Potton the following day. *"The night was fine and still, so we got into the sleigh and set off... The snow was very deep, 4 or 5 feet independent of the drifts, and occasionally when we met any sleigh, coming in the opposite direction, and had to move a little to one side of the narrow beaten middle track... we stood in imminent danger of an upset... and the horses floundering up to their bellies."* The Bishop and some of his entourage arrived in Knowlton, around 11 pm that night – a distance of only 9 miles having been covered.

The following day, Friday, they continued on from Knowlton to Mansonville – this trip took all day – coming through one of the worst storms of the winter. *"Saturday was a cold and still day that promised well for Sunday... In the night, there came on again a most furious storm of wind and snow."* Many were unable to attend the service; however, the ordination service went ahead. *"Hymns were played on the melodeon by the 11 year old daughter of Mrs. Darling"* (a melodeon is a small accordion). Reverend Godden had succeeded in raising the profile of the Church in Potton. *"He has a regular congregation of upwards of 100 people, and efficient Sunday school and 30 communicants"*. Being unfamiliar with the requirements of the Anglican Church, I take this to mean those who are confirmed members of the Church of England, or who have been baptized in the Anglican Church.

The efforts to enlist support of the Church were consistent – and persistent. History tells us that *"the Venerable Archdeacon Ker, the incumbent of Glen Sutton, caused the erection of an Anglican Church in Glen Sutton and in West Potton between 1876 and 1881... Mr. Cunningham... is about to commence Sunday services at a small place named West Potton"*, which as we know was Dunkin. The Anglican Church in West Potton was largely supplanted by the Adventist and Baptist populations of the day. The Church ceased to have a congregation before 1923, when it was purchased by the Protestant School Commission of Potton Township to be fitted out as a school, in use from around 1925 to 1951, when it closed. Subsequently, it was sold to private interests and was renovated into a home once belonging to Quebec filmmaker the late Pierre Falardeau.⁷

About 1890, the Anglican Church reached into the Vale Perkins community, to establish church services, held on alternate Sundays to the

Methodists. I am uncertain as to whom the leader of these services would have been. These were held on the first floor of the former Labelle cheese factory, the second floor of which was used regularly for Saturday night dances in the community. At that time, the Methodist congregation met in the schoolhouse at the corner of Peabody and chemin du Lac, and each of the Anglican and Methodist congregations attended each other's services, I am told.

Highwater was also opened up as an outstation of this mission of Mansonville in 1894. Both Vale Perkins and Highwater outstations operated for some time; however, when St. Paul's was completed, parishioners were likely encouraged to attend services in Mansonville.

Exactly when the Anglican folks decided to build a new church in Mansonville is not known. Surely it had been planned for some time. History records that the demolition of the old and construction of the new took place simultaneously in 1902. The building Committee for the church included David Manson, F.H. Perkins, N.F. McKay, and Walter Lynch, the Eastern Townships bank manager, as financial secretary.

Archdeacon Davidson laid the cornerstone for the Church on August 21, 1902. It is located at the north eastern corner of the building and bears the notation A.D. 1902 on the face, and the name St. Paul's Church above with a simple cross, on the side face.

The first service in St. Paul's Church in Mansonville was held on January 25, 1903 – the Festival of the Conversion of St. Paul. The building was dedicated on March 3, 1903 – an occasion that again saw the arrival of many dignitaries. St. Paul's Church in Mansonville was consecrated, being debt free, on Easter

Sunday, April 23, 1916, surely a joyful occasion for the congregation.

This Church is not only a house of worship but also embodies the permanence of common values in the young community that was Potton, when construction first began in this place. It is, in itself, perhaps the strongest symbol. Here, as in our other Churches, we may feel faith, tenacity and the continuity of the ages. We feel fellowship and common purpose. I believe we also feel peace in this building and tremendous gratitude to our forebears who sacrificed and toiled mightily to build it, and others like it in our community. We are thankful for those who continue stewardship of this building. Although this Church itself is comparatively new... the symbols in it are timeless. St. Paul's is after all only 110 years old.

The Building Itself – Outside In!



St. Paul's Church - Today

St. Paul's church, styled in Gothic tradition, is a copy, so it is said, in reduced dimensions, of an old Church in England. It's a shame that history has neglected to name that "old church in England", for it is a country filled with old churches!

Design, budgets, blueprints plus building subscriptions for its construction – none of this could be accomplished overnight. The church construction, proportion and design would have closely followed British models provided to the office of the Diocese and Bishop such as that recommended by the Cambridge Camden Society, later known as the Ecclesiological Society⁸. In 1841, this Society published a pamphlet entitled *A Few Words to Church-builders*, summarizing its ideas about what a "modern" church should be.

In brief, they recommended the early English style for small chapels. The most significant and characteristic development of the early English period was the pointed arch, known as the lancet, used for doorways and windows. The openings could be larger and grouped more closely together, allowing architects to achieve a more open, airy and graceful building. It is apparent that the "Few Words to Church-builders" resonated in Potton!

Churches are generally oriented east west by reason of tradition. One theory is that this orientation, rooted in the Jewish custom of fixing the direction of prayer and orienting synagogues, influenced Christianity during its formative years, when it was customary to pray facing toward the Holy Land. The practice of praying while turned toward the rising sun is older than Christianity. So, from the earliest period, the custom of locating the apse and the altar in the eastern extremity of a church was the ideal.

The liturgy of an Anglican church is supposed to be celebrated "*ad orientum*" (facing east). Accordingly, the transept in St. Paul's is located at the west end of the Church, a common feature in English gothic churches. The eastern arrangement was not implemented in the case of St. Paul's, although it is a Church arranged in the classic, historical cruciform architecture.

The guidelines emphasized that the two essential parts of a church were a nave, which is where the congregation sits, and a well defined chancel of not less than a third of the length of the nave. Though the perceptible division between nave and chancel was essential in the interior, it did not always have to be traced to the exterior.

Notice however that in this case, two roof heights are featured: the lower western portion of this building contains the chancel wherein dimensions are wider and lower than the main Church. The recommendations were also that the "breadth" or width of the Chancel should be a little less than that of the Nave; a difference of four or five feet being considered sufficient. "The height of the Chancel is usually less, in the same proportion." These rules were observed in the construction of St. Paul's.

The Church itself is of pleasing proportion and symmetry. The symbolism of the Holy Trinity is immediately evident in the east wall, which faces the street. The triple arches of the main window, the three windows, and the trefoil oculus high on the front wall are repetitions reinforcing the Trinity. Our northern climate requires an acute pitch of roof for reasons with which we are all familiar!

To the exterior, the rules were such that a tower could be in any position, except over the altar. It was not essential, according to the Ecclesiologists. In our case, the side tower provides entry to the building and forms a distinct area from the main body of the nave, called the narthex.

The tower is bricked for $\frac{3}{4}$ of its height. Two very narrow gothic arches pierce its exterior. "A white clapboard shuttered belfry" now surmounts the tower, atop which sits a cross, donated by the late Judith Armstrong, in memory of her husband. Bruce Armstrong was

Mayor of this Municipality from 1973 to 1977. This cross appears to be a croix patonce, a symbol associated with the Anglican Church. For those of you interested, a cross patonce is more or less intermediate between a cross pattée and a cross flory. The Canterbury cross, which has 4 arms of equal length, is also a symbol of Anglican and Episcopalian Churches.

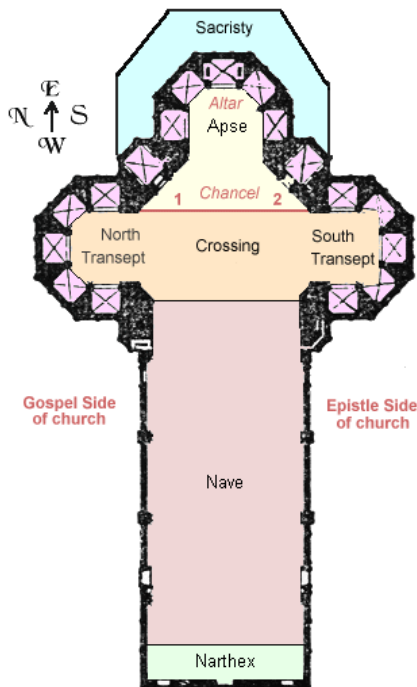
Originally, the belfry extended above the shuttered portion that we see now. A trefoil opening framed by an arch above each louver further respected the gothic theme. The tower extended up beyond these arches to a decorative horizontal moulding, styled to resemble the crenels of a medieval turret. Crenels are rectangular indentations occurring at intervals, originally intended to allow for the discharge of arrows in battle. Curved brackets on each corner reaching outward to suggest gargoyles completed the medieval gothic look. The whole was crowned with a Celtic cross, also called St. Luke's cross, a symbol of the Anglican and Episcopalian church. Although the original belfry, with its crenels and platform roof, was more pleasing to the eye and faithful to gothic architectural style, it was not practical for our climate. The wood of the original roof rotted and was replaced by the present angled roof to shed water and snow.

The bell of St. Paul's Church was originally installed in the old Baptist meetinghouse. When this building was demolished in 1902, the bell was reinstalled in the new belfry.

I am told that the ring tones used when tolling the bell for a funeral are, muffled, deep and mournfully sombre, and quite different from that used for the call to worship, when the tone is clearer and more joyous. The use of a separate clapper is the explanation, operated with a different pull cord.

When the Church was first constructed, smaller Celtic crosses were located at either end of the roof of St. Paul's. A traditional cross also crowned the west end of the roof.

The layout of St. Paul's Church follows the classic cruciform design of a church, with the exception of the Sacristy present in Catholic Churches.



The word "nave" is derived from the Latin word for ship, *navis*, and has come to mean the area where the parishioners sit or stand (pews are a very late addition to the nave area, and, even today, parishioners stand during the liturgy in many Eastern Catholic and Orthodox Churches). In Gothic architecture, the nave had an aisle (or two) on both sides.

A true narthex is either an outside, covered porch-like structure or an inside area separated from the nave (the "body" of the church) by a screen, but this word has come to mean "entry" or "foyer".

Inside the Church

Immediately upon entering St. Paul's, one is struck by the Chancel arch with its message: *"Mine house shall be called an house of prayer for all people"* – words from Isaiah 56:7-8.

The eye is both drawn forward to the chancel arch and upward to the supporting framing of the roof, which suggests an arcade of gothic arches in the nave of this Church. Notice that the interior arches are not carried beyond the chancel arch, which is the transept or "crossing" of the building. This western portion is structurally lower and wider than the main building making the continued arches unnecessary. The chancel arch frames perfectly the triple lancet stained glass window in the west wall of the Church, where the altar is located.

The Ecclesiologist suggested two or more aisles in a Church, but a single aisle was acceptable, "if that was all funds permitted". The chancel, however, was strictly for the clergy and, according to them, no laity should enter. Only the high altar and choir stalls are in the chancel, which should be raised at least two steps above the nave. Chancel and nave were to be separated by a rood screen, which in the case of St. Paul's is suggested by the Chancel arch.

The pulpit, found on the left side of the Church, facing the altar is called the Gospel side of the Church. The lectern to the right is found in the Epistle side of the Church. The explanation of this significance will be left to others more qualified to discuss its reasoning. In this Church, I am told, the minister gives his sermon from the left, as we face him; and reads the Scriptures from the right, the Epistle side. Both the pulpit and lectern in St. Paul's were acquired in 1878.

On the font, the Ecclesiologists' recommendation was that "*the shape of the basin may be either square, circular or octagonal, an octagon being a very ancient symbol of Regeneration*". They continue, "*the position of the Font must be in the nave and near a door, this cannot be too much insisted on: it thus typifies the admission of a child into the Church by Holy Baptism*". Again, St. Paul's conforms to these principles of form and place. The font was acquired sometime between 1881 and 1900 – the exact date being unknown.

Seating, it was said, should not be in closed pews, but open benches or chairs. The issue of seating was controversial in the early 1800's. People used to stand for church services – much as is still the tradition in orthodox churches today. However, when seating was introduced, prestige and cost became associated with the arrangement, with obvious economic spin-off – pew rental became an important source of revenue. The Ecclesiological Society argued vehemently against such arrangements as rented pews on the grounds that it carried an important social agenda. St. Paul's Church has twenty wooden pews, decorated with arches and trefoils – providing comfortable seating for at least 120. I should mention that even the music of the Church was influenced by the Cambridge Camden Society. Under their auspices, John Neale published *The Hymnal Noted*, a collection of more than one hundred hymns, among which *O come, O come, Emmanuel*, which he translated from 12th century Latin. Music and singing is much a part of Anglican services.

Perhaps by now, you will have noticed curious piping at intervals along the walls of the nave. These, I am told once held lighting devices installed when the Church was first built. This may have been provided by acetylene or carbide lighting, which was used in rural and

urban areas not served by electrification. Its use began in the early 1900's.

Calcium carbide pellets were placed in a container, called a generator located outside a building. A reservoir above it was filled with water, and water was allowed to drip into the generator, thus creating acetylene. The gas was then piped to lighting fixtures inside the building where it was burned in a lamp backed with a reflector. By controlling the rate of water flow, the production of the acetylene was controlled. This in turn controlled the flow rate of the gas and the size of the flame at the burner, thus the amount of light produced. Carbide lighting was inexpensive but was prone to gas leaks and explosions. The light produced was broad and surprisingly bright. (Here I must give credit to Brian Waldron who suggested that acetylene lighting was probably used in this Church.)

Now to return to the decorative elements of Saint Paul's: In gothic architecture, triple lancet windows are commonly found in the east wall and symbolize the Holy Trinity. Such is the exact case here in our Church. The stained glass windows of St. Paul's are all of the lancet design and each was installed at the time of construction. Each memorializes members of donor families. The purpose of a stained glass window is not to allow those within a building to see the world outside or even primarily to admit light, but rather to control it. For this reason stained glass windows have been described as 'illuminated wall decorations'.

In my opinion the windows of St. Paul's are its loveliest feature. The depictions are tasteful and well executed. Faces, hair and hands were painted onto the inner surface of the glass in a special glass paint containing finely ground lead or copper filings, ground glass, gum Arabic and a medium such as wine or vinegar. They were then fired to make it permanent. The art of

painting details became increasingly elaborate and reached its height in the early 20th century. Once the window was cut and painted, the pieces were assembled by slotting them into H-sectioned lead cames. Joints were then soldered. The glass pieces are stabilized from rattling and the window is weatherproofed by forcing a soft oily cement or mastic between the glass and the cames. Traditionally, when the windows were inserted into the window spaces, iron rods were put across at various points, to support the weight of the window, which was tied to the rods by copper wire. These are visible here.

Unfortunately, none of the windows is signed and any records indicating the maker have been lost to time. The windows were recently refurbished.

The Altar Window and Chancel



The central panel of altar window depicts Jesus as the Good Shepherd. This window is particularly lovely at sunset when the deep red of the robes is magnificently highlighted. To right of the central panel is perhaps the most well known christogram: the intertwined **I.H.S.** monogram, which denotes the first three letters

of the Greek name of Jesus, *iota-eta-sigma*. **I.H.S.** is sometimes interpreted as meaning *Iesus Hominum Salvator*, or “Jesus, saviour of men” in Latin, or connected with *In Hoc Signo Vinces* which is a Latin rendering of the Greek phrase meaning “**in this sign you will conquer**”.

To the left of the central pane are the intertwined letters of Alpha and Omega, the first and last letters of the Greek alphabet – traditionally interpreted in Christian religions as “the beginning and the end” symbolizing God as the foundation and culmination of all things – that God is eternal. The symbols were used in early Christianity and were found in the catacombs of Rome. The words “Reverence my Sanctuary” are found on the window where again the I.H.S. is repeated, as it is on the the baptismal font.

Only the east and west triple window frames are decorated with the repeated motif of a cross within a shield. Notice the almost imperceptible positioning of the **I.H.S.** sign above the central arch of this window.

Below the chancel window is a *reredos* is an altarpiece, or a decorative screen behind the altar in a church. The word is derived from the 14th century Anglo-Norman word *areredos* which, in turn, is derived from *arere* meaning behind, and *dos* meaning back, from Latin *dorsum*. Reredos were revived in the 19th century as Church features. They were commonly used in the 14 & 15th Centuries and had become nearly obsolete. The one in St Paul’s was donated in 1950 by the family of Cedric Bailey, following the tragic double drowning on July 8th, 1950, which took the life of their son, Wendal C. Bailey, 12, and that of his 10 year old companion, John Edgar Barnett, only son of John and Mary Barnett.

In Anglican symbolism, the cross is sometimes shown with the crucified Christ still on it, the crucifix. More often however, the cross is empty, symbolic of the resurrection. Candles, symbolizing Christ as the light of human kind, are commonly used in the Anglican Church, generally by pairs. Icons of Saints are not common in Anglican churches. Altar cloths in white are common, symbolizing the purity of Christ.

The rise of Anglo-Catholicism around the mid-19th Century exercised a great influence on many church interiors. Symbolic materials became more popular in Anglican worship spaces. That particular trend seems to have been carried into the window pattern designs of this Church. Lilies, symbolizing purity and often found in threes – a symbol of the Trinity, are common in here; wheat or wheat sheaves, an emblem of divine harvest, nourishment of the soul and spirit; the dove which has universal appeal and a common symbol of hope and love, common in almost all religions. On most of the windows, the altar rail, and some of the furniture is the image of the dogwood flower, its four petals symbolizing resurrection, sacrifice and eternal life.

The Signature Window of St. Paul's

The signature window of St. Paul's is not only beautiful, but enigmatic in its symbolism. It was donated by David A. Manson, in honour of his mother, Martha Perkins. David A. was the grandson of Robert Manson, after whom the village is named.

The principle depiction on this window is that of Saint Paul carrying a book and holding a stylus – the symbolism of which is well known. Paul probably wrote his letters to early Christians between 51 and 63 AD. His letters were to the early Christians, written for instruction and encouragement of new Christian churches. The gospels, which came later, have the most

honoured place in the New Testament, as witnesses to Jesus' life and teaching, His death and resurrection. Paul's letters are an inspired exposition of Christian faith.

The depiction of the chalice entwined with grapes and grape leaves above which the paten of the Eucharist is universally understood.

On the left is a depiction of the Cross and Crown, which is often interpreted as symbolizing the reward in heaven, represented by the Crown, coming after the trials in this life, represented by the cross. This is a symbol appearing in many churches, particularly Roman Catholic.



A nearly identical symbol is associated with Freemasonry, specifically the Knights Templar degree of the York rite, where it is known as "Knight Templars Blood red Passion Cross and Crown" and is often found with the phrase or insignia *In Hoc Signo Vincas*, the chi rho symbol for Christ and the oldest known. The depiction

in Masonry generally shows the cross on angle passing through the crown.

David A. Manson was known to be a Royal Arch Mason, one of the highest progressions of the ancient craft. I could perhaps explain this in practical terms: if one is learning or practicing a trade such as masonry, employing the geometry of architecture – one would learn the fundamentals of building straight and true foundations and walls before the apprentice proceeding to the art of building arches and ceilings.

It may very well be that, in this window, we have an enduring symbol of the Masonic order, which David Mason himself helped found in Mansonville. Beyond all doubt, the Masonic order, its tenets, teachings and beliefs, were of utmost value in the life of David A. to whom we owe this lovely window.

Elsewhere on the Church windows, we find the symbol of the anchor, another of significance in the Masonic order. By it are symbolized hope or eternal life. The symbol of the anchor is found often on Mason's graves. Another such dual symbol is the six pointed Star of David, atop one window, that of Mrs. Levi A. Perkins (Abigail Nott). Mr. Perkins was another early member of the Masonic Lodge. This star is found in many applications – including that of freemasonry, where it symbolizes divine protection. It is also a significant symbol of the Jewish faith. Some see in the symbols of the Anglican Church, the ancient croix pattée. Variations of it are many and are certainly in this building.

As with any type of symbolism, and like beauty itself, we see "what" we want to see. Symbols of Christianity are rooted in its earliest days of Christianity and persecution, when symbols talked and secrecy saved lives.

In my opinion, the use of Masonic symbols, such as they have borrowed from other meanings, is coincidental in this Church. The use of certain depictions was intentional, else why would they be present in these windows? Since not one of these symbols is unique to Masons – what the depictions mean and why they were chosen is known only to those who commissioned the work. They have passed on to eternal rest and can answer none of our questions. It then becomes pure conjecture.



And thus ends our tour of St. Paul's Anglican Church - but before we move to the hall, which itself has an interesting history. I must tell you that in my youth, this Church was truly an important force in this Municipality – made so through not only the Ministry of the Church but also by the support of the kind and tireless ladies of the Ladies Guild. They, and the ladies of my own church, the United, provided the sons and daughters of the day in this community with many lessons, not the least of which, those provided by their example of industry, cooperation and loving kindnesses to others. Many Church suppers were put on by

these ladies, on both sides of the religious divide. They were a community event supported by all. The girls were tireless, or so it seemed. The church was kept clean, windows washed, woodwork polished by the hands of many. My grateful thanks go to those hands that rocked the cradle. Not much could have been done without their willing help through the years.

Additional Notes – Anecdotal in Nature

The Church hall annexed to the main building is also a memorial of sorts. Originally a two storey structure featuring a stable at ground level with a reception hall above, it was built of the original timbers in the former Baptist Church, built in 1847. The stable was removed and the building lowered to one floor, when one evening the hall was being used for a dance. It was noticed that the building was swaying “dangerously” - enough to make the coal oil lamps “dance on their hangers”, it is said. The building was evacuated immediately. This was likely sometime in 1927 or 1928. Coal oil lamps were in use because the electricity had been cut off during the devastating flooding of 1927, which also took out bridges, broke dams and swept away mills in Potton. (Coal oil is the equivalent of kerosene)

As a matter of interest, interesting, though unrelated to the present – the following was recorded in the Vestry minutes of 1861: 3.5 bushels of potatoes were worth roughly \$0.88 (a bushel contains roughly 60 lbs); one cord of good dry hard wood was \$1.00, and one gallon of coal oil was \$0.80. How times have changed!

Notes

- (1) Cyrus Thomas. *Contribution to the History of the Eastern Townships*, 1866, p. 310.
- (2) According to Phyllis Hamilton – *With Heart and Hands and Voices*.
- (3) According to Phyllis Hamilton – *With Heart and Hands and Voices*, & other sources.
- (4) Taylor, Rev. Ernest M. *History of Brome County Quebec*, Volume I, Chapter XII, 1908; information about Potton Female Benevolent Society, pgs 230 and following.
- (5) Taylor, Rev. Ernest M. *History of Brome County, Quebec*, Volume I, p. 188.
- (6) Excerpts from newspaper articles: “Historical Sketch of the Church in Mansonville”, in *The Montreal Churchman*, Volume XIII, no 3, January 1925; and an article in *Record*, August 5, 1991, as well as distillations from Phyllis Hamilton’s *With Heart and Hands and Voices*, published 1996, both provided from the Montreal Diocese archives by Barbara McPherson, archivist.
- (7) Distilled from article appearing in *Yesterdays of Brome County*, Volumes II and III.
- (8) <http://www.ecclsoc.org>.

“This lovely little Church, rich in the history and symbolism of the ages, has been a place for our citizens to celebrate their faith, and the community of fellowship found in the milestones of life’s joys and sadness. On behalf of Potton Heritage, I thank Brian Waldron and my co-presenter, Marina Coté, for sharing the history of St. Paul’s Church and allowing us the privilege of a visit here today. I hope you have enjoyed our presentation.”

Les énigmes de Potton

Des volcans à Potton?

**Recherche de Jean-Louis Bertrand,
secrétaire de l'Association du
patrimoine de Potton**

Des volcans à Potton? Pour répondre à cette question, nous devons examiner l'histoire géologique de notre région. Le territoire actuel du canton de Potton s'est formé il y a plus de 500 millions d'années et n'a cessé de se transformer sous l'influence du choc des *plaques tectoniques*, des volcans et de la glaciation, jusqu'à sa stabilisation il y a à peine une dizaine de milliers d'années.

Nous nous permettons de recourir à deux études pour mettre en lumière ce long parcours. En 2001, Francine Lalande a publié, à la demande du ministère des Ressources naturelles du Québec, l'étude intitulée *PARC NATIONAL DE LE MONT-ORFORD, SYNTHÈSE DES CONNAISSANCES*. Dans ce rapport exhaustif, M^{me} Lalande retrace entre autres l'histoire géologique de notre région. La seconde étude de référence, qui date de 2012, est celle de Pierre-Étienne Drolet, Ève Lamontagne, Phan Cat Tuong Le et Anthony Vachon, de l'Université de Sherbrooke : *STRATÉGIE D'INTERPRÉTATION DE LA VALLÉE DE LA MISSISQUOI NORD*, commanditée par l'organisation intermunicipale Missisquoi Nord. « *L'objectif principal de ce document est de suggérer plusieurs approches pour tenter d'ajouter une valeur écologique aux parcours récréotouristiques de la région.* »

Nous vous présentons les extraits pertinents de ces études qui répondent à notre question : **Des volcans à Potton?** Pour faciliter la compréhension de certains termes mis en italique, veuillez consulter le lexique en annexe.

Les grands ensembles géologiques du Québec (Lalande, 2001)

Sur le plan géologique, l'Estrie fait partie des *Appalaches*, un relief majeur qui traverse tout le sud-est du Québec, formant le prolongement nord d'une chaîne de montagnes qui s'allonge sur 3 300 km, depuis l'Alabama, aux États-Unis, jusqu'à l'île de Terre-Neuve. Le socle rocheux du Québec comprend également deux autres ensembles : la partie est du Bouclier canadien qui occupe, au nord du fleuve Saint-Laurent, 92% du territoire; les Basses-terres du Saint-Laurent, petit triangle resserré entre le Bouclier et les Appalaches. Alors que les roches des Basses-terres du Saint-Laurent possèdent une disposition horizontale peu dérangée, les roches appalachiennes sont fortement plissées, ayant subi plusieurs phases de déformations intenses.

L'histoire géologique des Cantons de l'Est

Pour reconstituer l'histoire de la formation des grandes chaînes de montagnes, les spécialistes font appel au modèle dit de la tectonique des plaques. Selon ce concept, la terre est en partie formée d'une enveloppe externe, rigide et froide. Cette enveloppe appelée la lithosphère est d'une épaisseur de 100 km et fracturée en 12 grandes calottes nommées « plaques ».

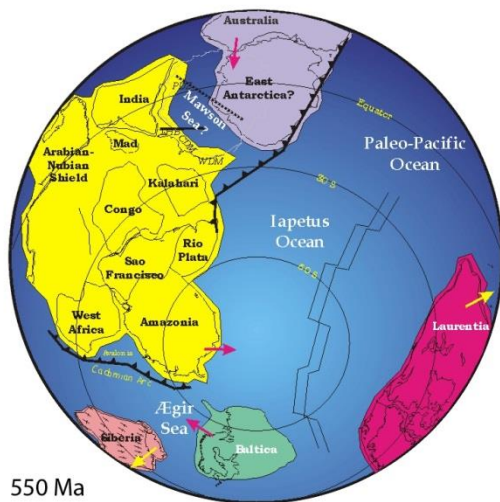
Certaines plaques sont entièrement océaniques, comme celle du Pacifique. D'autres sont à la fois océaniques et continentales comme les plaques de l'Afrique, de l'Amérique du Sud et de l'Amérique du Nord. Ces morceaux de lithosphère reposent sur l'asthénosphère, une couche plus chaude et visqueuse, épaisse d'environ 150 km. On considère l'asthénosphère comme le siège d'importants transferts de matière, lesquels seraient à l'origine des mouvements des plaques.

Les continents dont l'épaisseur ne dépasse pas 50 à 70 km se rattachent aux plaques à la

manière d'une bille de bois emprisonnée dans un morceau de glace. Le continent suit donc passivement la plaque dans ses déplacements. Les plaques actuelles se déplacent à la vitesse de quelques centimètres par année; ces mouvements sont suffisants pour engendrer les tremblements de terre et les volcans.

Comme les plaques bougent lentement à la surface de la sphère terrestre dont le volume est constant, elles s'écartent en certains endroits, s'affrontent en d'autres lieux et coulisent les unes sur les autres en de nombreux points. Il y a donc sur la terre création et destruction de plaques, dans un brassage gigantesque de matière qui modifie sans cesse la géologie des océans et des continents.

L'océan Iapétus



550 Ma

Pour les Appalaches, le modèle de la tectonique des plaques fait appel à la formation d'un océan, le Iapétus. Cet océan aurait pris naissance il y a environ 800 millions d'années, à la suite de la rupture d'un supercontinent formé par les noyaux primitifs de l'Amérique du Nord et de l'Europe.

Le tout débute par l'ouverture d'un rift, soit une fracture intercontinentale qui amorce un mouvement d'écartement entre ce qui va devenir deux plaques. Graduellement naît un jeune océan, puis un océan à maturité. Parvenu à ce stade, Iapétus amorce une phase de fermeture à la suite de changements dans la dynamique interne du globe, qui provoquent l'inversion du mouvement des plaques.

Cette fermeture a donné lieu, il y a 500 millions d'années, à un processus nommé subduction. La subduction se produit lorsque deux plaques entrent en collision et que l'une s'enfonce sous la bordure de l'autre. La plaque descendante entre alors en fusion et alimente des volcans qui peuvent donner naissance à des îles. Ces îles s'alignent généralement selon la forme d'un arc, qui se dispose parallèlement à la dépression ou fosse créée par la subduction.

Origine de la vallée Missisquoi Nord (Drolet et coll., 2012)

La vallée *Missisquoi Nord* se situe à l'ouest de la région géologique des Appalaches. Plus précisément, la vallée se trouve dans la région géologique des montagnes Vertes.

Les Appalaches estriennes sont nées du choc créé par le rapprochement graduel des ancêtres des continents nord-américain et eurasiatique actuels, pour former un supercontinent appelé la *Pangée*. Ce rapprochement a graduellement refermé l'océan Iapétus et a soulevé les fonds marins près du continent nord-américain pour former, près des côtes, une jeune chaîne d'îles volcaniques.



Le super continent La Pangée

La plaque océanique s'enfonce alors sous le continent et, en fondant dans les profondeurs, les roches océaniques créent un surplus de magma que les volcans crachent en surface, si bien que des îles sont apparues. Elles se sont accolées plus tard au continent dans un grand choc qui a fait surgir des montagnes, alors aussi hautes que l'Himalaya actuel. C'est en raison de l'érosion que leur altitude est bien moindre aujourd'hui.

Une deuxième phase de soulèvement des Appalaches estriennes est survenue entre 400 et 360 millions d'années, alors qu'un petit continent entre lui aussi en collision avec l'Amérique d'alors. C'est ce qui explique que les roches de la région de la Missisquoi Nord sont à la fois d'origine marine, continentale et volcanique. Elles ont ensuite été pressées, chauffées, plissées et mélangées un grand nombre de fois par les forces de la Terre pour former des *roches dites métamorphiques* et des séries de montagnes parallèles.

La vallée de la Missisquoi Nord fut formée à cette époque selon un axe nord-sud, le long d'une faille géologique : la ligne Brompton-Baie-Verte, qui s'étend de la péninsule Baie Verte, dans le nord-est de Terre-Neuve,

jusqu'au nord du Massachusetts, en passant par la Gaspésie, le sud du Québec et le Vermont. Elle marquait alors une frontière entre deux anciens morceaux du casse-tête que sont les Appalaches, entre deux blocs assemblés côte à côte. Plus précisément, elle marquait la jonction entre les anciennes régions continentales à l'origine des Appalaches et celles provenant d'anciennes régions marines.

Par exemple, on suppose que le massif du mont Orford ainsi que celui des monts Chagnon et Owl's Head seraient des vestiges des anciennes îles volcaniques qui ont émergé du fond marin et qui ont ensuite été poussées contre le continent. Au nord de la vallée, on retrouve des *ophiolites* d'origine marine et des *serpentinites* de couleur vert bouteille qui illustrent à merveille le métamorphisme de roches d'origine marine et volcaniques. En outre, la région est riche en calcaire, une caractéristique des Appalaches en général.

Glaciation et la vallée aujourd'hui

Un autre phénomène beaucoup plus récent a donné à la région son aspect actuel : la dernière glaciation du *Quaternaire*, qui a débuté il y a environ 100 000 ans. La vallée Missisquoi Nord a été creusée davantage par le mouvement lent des glaciers, qui avaient plusieurs kilomètres d'épaisseur et recouvraient tout le Canada. Les montagnes avoisinantes, faites de roches métamorphiques plus dures en général, ont été moins érodées que la vallée, qui a pris la forme d'une auge élargie aux pieds des massifs montagneux.

Une fois le glacier retiré, il y a à peine une dizaine de milliers d'années, la vallée Missisquoi Nord telle que nous la connaissons était formée. Les glaciers ont laissé de nombreuses traces de leur passage : des dépôts de sable et de gravier, de même que des débris rocheux de taille parfois impressionnante, origine des fameux *menhirs* de Potton. Ces caractéristiques

font en sorte que le sol est globalement mince et assez pauvre, car peu de matière organique le recouvre. En de nombreux endroits, le roc affleure la surface, ce qui a limité les possibilités agricoles de la région au profit de l'élevage et de la foresterie.

Monts et sommets

La vallée est située entre deux massifs montagneux parallèles, qui prolongent les montagnes Vertes du Vermont. Les monts Sutton forment une chaîne de hautes montagnes contenant des sommets importants parmi les plus élevés du sud du Québec : le Sommet rond des monts Sutton proprement dits, les monts Gagnon, Singer, Écho, Glen, Gauvin et Foster. Ces montagnes s'élèvent à des altitudes allant de 600 à 962 m pour le Sommet rond, point culminant de la région. À l'est de la vallée, on retrouve entre autres le massif du mont Orford, qui est géologiquement rattaché aux monts Sutton, ainsi que les monts Chagnon, Place, Becky, Éléphant, Sugar Loaf, Owl's Head, Hawk et Brûlé.

C'est sans doute le mont Owl's Head qui, par sa forme, se rapproche le plus de la représentation que nous nous faisons d'un volcan. Il est constitué de roc basaltique. Le grand peintre d'origine néerlandaise Cornelius David *Krieghoff* en a saisi l'intensité dramatique en 1859. Ce mont domine le lac Memphrémagog avec ses 750 mètres, soit 2 460 pieds.

Conclusion

Notre recherche nous permet de conclure qu'il n'y a pas de volcan dans le Canton de Pottton. Le mont Owl's Head est d'origine volcanique sans être un volcan. Nous pouvons dater sa naissance à plus de 500 millions d'années. Le serpent-guerrier *Anaconda*, aujourd'hui mieux connu sous le nom de *Memphré*, qui garde jalousement les accès secrets à la montagne

peut se réjouir; aucune irruption ne viendra le secouer dans son sommeil.



Mont Owl's Head – Krieghoff, 1859

Lexique

Anaconda : Nom donné au serpent-guerrier lacustre du lac Memphrémagog par les Abénaquis, et aujourd'hui mieux connu sous le nom de Memphré. Pour eux, ce serpent est le gardien de la montagne sacrée Walowadjo ou montagne du Hibou.

Appalaches : Chaîne de montagnes située à l'est de l'Amérique du Nord qui s'étend de Terre-Neuve (Canada) au nord, jusqu'au centre de l'État de l'Alabama au sud (États-Unis). Ce nom, celui d'une tribu amérindienne, les Apalachen, lui a été attribué par les explorateurs espagnols Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, et Pánfilo de Narváez, le 15 juin 1528. La première utilisation désignant la chaîne de montagnes figure sur la carte de Jacques Le Moyne de Morgues de 1565.

Balsate : Le basalte est une roche volcanique issue d'un magma refroidi rapidement au contact de l'eau ou de l'air. C'est le constituant principal de la couche supérieure de la croûte océanique. Ce mot *basalte* est emprunté du latin *basaltes*, lui-même probablement dérivé d'un terme éthiopien signifiant « roche noire ».

Iapétus : L'océan Iapétus, aussi appelé océan protoatlantique, est un ancien océan (ou paléoocéan) ayant existé au Paléozoïque, ère géologique qui s'étend de -541 à -252 millions d'années. Il s'est refermé il y a 420 millions d'années. Cet océan constituait un précurseur de l'océan Atlantique. Il

séparait le paléocontinent Laurentia des paléocontinents Baltica et Avalonia dans l'hémisphère Sud. Il est nommé d'après le Titan Japet de la mythologie grecque, soit en grec ancien Ἰαπετός / *Iapetós*, "celui qui précipite".

Krieghoff : Cornelius David Krieghoff (19 juin 1815 – 8 mars 1872) était l'un des peintres canadiens les plus populaires du XIX^e siècle. Krieghoff est surtout connu pour ses peintures de paysages canadiens. Il peignait particulièrement à l'automne et en hiver.

Magma : Roche en fusion contenant des gaz dissous. Il se forme à haute température et sous haute pression par fusion partielle de la croûte terrestre ou du manteau.

Memphré : Créature lacustre légendaire qui porte aussi le nom d'Anaconda. Souvent décrite comme ressemblant à un serpent de mer, elle vivrait dans les eaux troubles du lac Memphrémagog au Québec (d'où son nom Memphré, abréviation de Memphrémagog), selon certains. Elle aurait été aperçue pour la première fois en 1816 par huit témoins racontant avoir vu de nombreuses apparitions d'un énorme serpent, selon le neveu de Ralph Merry, premier colon établi à Magog.

Menhirs : Un menhir est une pierre dressée, plantée verticalement. Il constitue l'une des formes caractéristiques du mégalithisme, forme d'architecture pratiquée un peu partout dans le monde à différentes époques et, en particulier, en Europe par les peuples du Néolithique, période qui correspond à la fin de la Préhistoire européenne. Le terme « menhir » est construit à partir du breton *maen*, « pierre », et *hir*, « long ». Il semble que ce soit Théophile-Malo de La Tour d'Auvergne-Corret qui, le premier, officialise le terme « menhir », dans son ouvrage *Origines gauloises. Celles des plus anciens peuples de l'Europe puisées dans leur vraie source ou recherche sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-bretons de l'Armorique, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de ce peuple et à celle des Français*, publié entre 1792 et 1796.

Missisquoi Nord : Cette rivière prend sa source au lac d'Argent, près d'Eastman, et se jette dans la rivière Missisquoi à Highwater. Dans son parcours de 46 kilomètres, elle passe lentement et de manière très sinueuse par le canton de Bolton et traverse le

canton de Potton du nord au sud. Cependant, une dénivellation à la hauteur de Mansonville forme des rapides. C'est à cet endroit que plusieurs moulins ont été construits.

Ophiolites : Les ophiolites sont un ensemble de roches appartenant à une portion de lithosphère océanique, charriée sur un continent lors d'un phénomène de convergence de deux plaques lithosphériques, par obduction, chevauchement d'une croûte continentale par une croûte océanique.

Pangée : La Pangée [du grec ancien πᾶν / *pân* (« tout ») et γῆ / *gaîa* (« terre »), en latin : *Pangaea*, littéralement : « toutes les terres »] est un supercontinent. Son nom lui a été donné par le météorologue et astronome allemand de l'université de Marburg, Alfred Wegener. Dans son ouvrage intitulé *La Genèse des continents et des océans* et publié en 1915, il décrit la Pangée comme rassemblant la quasi-totalité des terres émergées il y a 290 millions d'années.

Plaques tectoniques : Les plaques tectoniques ou plaques lithosphériques sont des fragments de la lithosphère (littéralement, la « sphère de pierre »), enveloppe terrestre rigide de la surface, qui résultent de son découpage à la manière d'un puzzle par un système de failles, de dorsales, de rifts (région où la croûte terrestre s'amincit) et de fosses de subduction (une fosse sous-marine est une dépression sous-marine profonde). Les plaques lithosphériques se déplacent de quelques centimètres par an dans des directions différentes, ce qui entraîne la formation de zones de divergence, de subduction, de collision et de coulissage.

Quaternaire : Le Quaternaire est la troisième période géologique du Cénozoïque, ère géologique débutant il y a 66 millions d'années et se poursuivant aujourd'hui. Cette période se caractérise par le retour des glaciations et l'apparition du genre *Homo*.

Roches dites métamorphiques : Roche formée par la recristallisation (et généralement la déformation) de roches sédimentaires ou de roches magmatiques sous l'action de la température et de la pression, qui croissent avec la profondeur dans la croûte terrestre ou au contact d'autres roches. Ces transformations se font à l'état solide, c'est-à-dire sans fusion de la roche (magmatisme).

Serpentinites : La serpentinite est une roche peu dure de jaunâtre à verdâtre (voire vert sombre) ou présentant des inclusions verdâtres (forme porphyrique).

Sources

- Drolet, Pierre-Étienne, Ève Lamontagne, Phan Cat Tuong Le et Anthony Vachon. *STRATÉGIE D'INTERPRÉTATION DE LA VALLÉE DE LA MISSISQUOI NORD*, Université de Sherbrooke, 2012, 125 pages
- Lalande, Francine. *PARC NATIONAL DE LE MONT-ORFORD, SYNTHÈSE DES CONNAISSANCES*, 2001, 226 pages

Contes et légendes – Short Stories

Les oiseaux Légende abénaquise

Auteur inconnu – légende racontée sur plusieurs sites amérindiens

Au début du monde, le Créateur, que les Indiens Abénakis appellent Tabaldak créa la terre et, pour eux, la terre devint le jardin de Tabaldak. Depuis ce jour, la vieille terre-mère donne les plantes qui nourrissent et les plantes qui soignent.

Tabaldak avait créé tout ce dont les hommes avaient besoin pour vivre sur terre. Il avait tout créé ou presque, car pour les Indiens le Créateur n'est pas parfait, sinon il aurait créé tous les Indiens parfaits.

Tous les Indiens étaient en extase devant la création jusqu'au moment où Ours blanc décida de mettre son gros manteau blanc sur le pays et souffla son haleine froide pour faire arriver l'hiver.

Durant cette saison, les Indiens vivaient la majeure partie de leur temps dans le tipi et les petits papooses sont vite devenus bien tristes. Ils n'avaient plus rien pour s'amuser, sauf les cendres du feu qui paraissaient à peine tièdes, tellement le froid était intense.

Durant l'été, ils avaient joué avec les feuilles de l'arbre sacré. Ils en avaient fait des colliers, des panaches, des papillons et ils avaient aussi joué avec le ruisseau. Mais avec la neige qui avait tout recouvert de blanc, tous leurs jouets avaient disparu et ils étaient devenus bien tristes. Tellement tristes que grand-maman Marmotte le remarqua et décida d'aller voir Tabaldak.

Elle lui dit :

«Tu as créé de bien belles choses pour tes enfants adultes. Tu as tout donné pour qu'ils puissent bien vivre. Mais tu as oublié mes petits papooses.»



Couple d'Abénaquis au XVIII^e siècle
Archives de Montréal

Tabaldak réfléchit un instant et approuva grand-maman Marmotte. Il promit d'arranger les choses. Aussitôt que le printemps se pointa le nez, il se mit à réfléchir à ce qu'il pourrait bien créer pour leur rendre l'hiver plus

agréable. C'est alors qu'il se rappela avoir vu les enfants jouer avec les feuilles de l'arbre sacré. Il décida donc de créer les oiseaux. Mais dans sa hâte de faire plaisir aux enfants pour l'hiver prochain, il créa tous les oiseaux blancs, de la même couleur que l'hiver.

Les enfants furent très heureux de cette création. Vous auriez dû les voir jouer avec les huards, les canards, les sarcelles, les perdrix, les pic-bois, les hirondelles, les parulines, les gros-becs, les roselins, les bruants, les chardonnerets, les mésanges, les merles, les moineaux et les colibris. Les papooses ont passé le printemps, l'été et même l'automne à s'amuser avec leurs nouveaux amis, les oiseaux.

Lorsqu'Ours blanc jeta de nouveau son gros manteau blanc sur le dos de la terre-mère, les enfants se rendirent compte que les oiseaux étaient de la même couleur que la neige et qu'ils pouvaient à peine les voir. Même les oiseaux étaient bien embêtés pour se reconnaître entre eux; ils étaient tous de la même couleur. Ils retournèrent dans leur tipi avec encore beaucoup de tristesse.

Grand-maman Marmotte vit la tristesse des enfants. Elle retourna voir Tabaldak et lui dit :

«Tabaldak, je crois que tu as créé les oiseaux un peu trop vite. Tu as donné aux adultes une nature toute colorée à ton image, mais tu as oublié que les petits enfants méritaient aussi ces mêmes couleurs pour leurs oiseaux.»

Tabaldak réfléchit et finit par dire à grand-maman Marmotte :

«Tu as bien raison. Je vais réparer mon erreur. Appelle tous les oiseaux et dis-leur de se rassembler ici devant moi.»

Pendant ce temps, Tabaldak alla prendre du brun terre, du vert pelouse, du vert arbuste, du bleu ciel, du jaune soleil, du rouge feu, du gris nuage et fabriqua de merveilleuses teintures qu'il mit dans de magnifiques pots en écorce de bouleau que grand-maman Marmotte avait fabriqués pour lui. Les pots sentaient bon l'écorce fraîche. Tabaldak plaça les pots de teinture devant lui.

L'oie blanche s'avança la première près de Tabaldak et lui donna une plume afin qu'il puisse colorer les oiseaux.

L'oie blanche lui dit :

«Prends ma plume pour faire ton travail de création. Moi, je resterai blanche afin que tes enfants s'en rappellent. Chaque année, je passerai au-dessus de leur territoire pour qu'ils se souviennent de toi.»

Jusqu'à ce jour, l'oie blanche n'a pas encore manqué à sa parole. Chaque printemps, de la fin mars jusqu'à la fin mai, près d'un million d'oiseaux fréquentent les berges du lac Saint-Pierre, à Baie-du-Fèbvre. Des milliers d'ornithologues amateurs et les amateurs de la nature se donnent rendez-vous le long des zones inondées pour observer le retour spectaculaire des oies blanches.

Le Créateur commença donc son travail. Avec le rouge et le brun, il colora le merle. Avec le bleu, il donna ses couleurs à l'hirondelle. Avec le jaune, il colora le chardonneret et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les oiseaux soient recouverts des couleurs de la nature.

Vous pourriez même, si vous prenez le temps d'observer les oiseaux, deviner où Tabaldak a pris la teinture pour colorer chaque oiseau que vous observez. Il n'y a pas de couleur sur un oiseau qui n'est pas dans la nature.

Pendant qu'il faisait son travail avec patience, un oiseau le dérangeait constamment. Il criait, battait de l'aile bruyamment, bousculait les autres et oubliait de partager la joie de ses frères. Il alla même devant le Créateur pour l'insulter en lui disant que ses teintures étaient bien belles, mais pas assez brillantes pour les mettre sur son magnifique plumage. Patiemment le créateur continua son travail. L'oiseau était de plus en plus dérangeant, battant de l'aile et criant constamment.

Il revint devant le Créateur encore une fois et d'un coup d'aile renversa tous les pots de teinture. Les teintures en se renversant se mélangèrent et devinrent toutes noires. Vous auriez dû voir grand-maman Marmotte derrière le tipi. Elle était dans tous ses états, n'en croyant pas ses yeux de voir ce que l'oiseau avait fait.

Le Créateur, dans sa grande patience, ramassa la teinture noire et la remit dans un nouveau pot que grand-maman Marmotte avait apporté. Il reprit sa plume et continua son travail. L'oiseau dérangeant revint une troisième fois devant lui pour l'insulter à nouveau, mais cette fois-ci, Tabaldak saisit l'animal par les pattes, le plongea dans la teinture noire et le leva très haut au bout de son bras en lui disant :

«Telle est ta volonté, mon bel oiseau, et telle est ma volonté. Parce que tu l'as bien voulu, tu seras toujours un oiseau dérangeant et bruyant. Tu auras toujours un vol lourd et bruyant. Les autres oiseaux te craindront et les animaux te fuiront. On t'appellera le Corbeau».

Et il laissa partir l'oiseau. Mais ce n'était pas le dernier oiseau. Le dernier oiseau arriva humblement devant Tabaldak.

Il excusa le comportement effronté du corbeau et dit au Créateur :

«Tabaldak, je regrette le geste du corbeau. J'aurais voulu que tu couvres mes plumes de l'arc-en-ciel de ta création. J'aurais pu, ainsi coloré, voler très haut vers le soleil et tracer de grands cercles pour que tes enfants puissent y voir toute ta puissance. J'aurais voulu être ton symbole pour tes enfants.»

Le Créateur fut bien ému par les paroles de l'oiseau. Il dit à l'animal :

«Ouvre bien grandes tes ailes.»

Il prit alors sa plume et la plongea dans la teinture noire. Il en mit un peu sur le bout des ailes, un peu autour du cou. Il en mit aussi un peu sur la queue et balaya tendrement le dos de l'animal en lui disant :

"Telle est ta volonté, mon bel oiseau, et telle est ma volonté. Tu seras mon symbole. Tu voleras très haut pour tracer le cercle sacré. J'y mettrai toute ma puissance et mes enfants le verront. Tu seras le seul animal à regarder le soleil bien en face. On t'appellera l'AIGLE. Et pour s'en rappeler, chaque fois qu'un de mes enfants plantera un poteau dans le sol pour y graver ses symboles et ses totems, tout en haut il placera tes ailes pour me symboliser. Tu seras un guide pour mes enfants. Telle est ta volonté, mon bel oiseau, et telle est ma volonté.»



Création de Rachel Ouve

Je veux que vous sachiez que, depuis ce temps-là, les Amérindiens utilisent les plumes de l'aigle pour s'en faire de belles décorations et qu'il y a toujours une plume d'aigle attachée à la pipe sacrée.

Cette légende est encore très vivante dans le village abénaquis d'Odanak, au Québec.

Uriah Skinner, The Piratical Smuggler

We are indebted to Mr. John F. Tuck of Knowlton Landing for this bit of historical satire.



Fancy a fellow, brawny and brown,
With very black hair that hangs shaggily down,
With whiskers remarkably bushy and black,
With fists that might give a most terrible
thwack;

With very fierce eyes under dark heavy brows
That flashed like a cat's when it springs on a
mouse,
Or like coals in a cavern that gleam fiery red,
With a great Roman nose, so uncommonly red.

Of all the smugglers who plied on the lake
Uriah Skinner was hardest to take.
The officers hunted him often and yet

Uriah Skinner they never could get!
But alas and alack! that very bold chap
Was caught at last like a rat in a trap!

Night on the lake so clear and calm,
The night breeze sings in the trees its psalm.

Stars shine bright in the dark blue sky
And the crescent moon sails in her glory on
high.

Above and below it is all serene.
Who, as he gazed on the peaceful scene
At the moment, would fancy that nine or ten
Very keen-sighted and well-armed men,
Motionless and all as still as the dead.
Were ambushed under the great Owl's Head?

Look – don't you see!

That's Skinner, must be –
Oh! Skinner, that bold smuggler,
there's peril for thee!
Now the chase grows eager and hot
And Skinner himself thinks so, too, I wot
For his boat speeds over the waters blue,
Swiftly as flieth an Indian canoe
And he has an Indian's craftiness too.
Now they are near him – now they are on
His heels as it were – and now – HE IS GONE!

But where?

How they stare

And rave and swear!

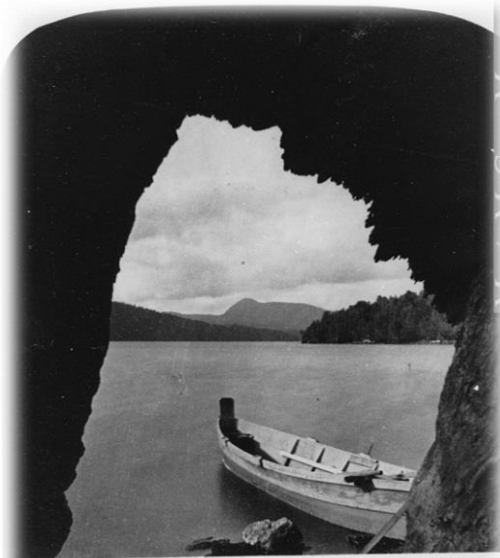
But all they find is the empty boat
Which one of the officers pushes afloat;
The fruitless search they at length give o'er
And Uriah Skinner was never seen more!

Nearly six years had passed away
When a fisherman out in a storm one day
In the side of an island a cave he spied
And in less than a minute was safe inside.

He looked above, beneath and around,
 And what do you think the fisherman found?
 Neither a gold nor a silver prize,
 But a skull with sockets where once were eyes;
 Also some bones of arms and thighs
 And a vertebral column of giant size.

'Tis needless to say
 In this later day
 'Twas the smuggler's bones in the cave that
 lay.

Copied from *Beautiful Waters*, Volume I, by
 William B. Bullock, Newport, Vermont, 1926



Looking out of Skinner's Cave

Photograph

*Looking out of Skinner's Cave,
 Lake Memphremagog, QC, 1867,
 William Notman (1826-1891), 19th century
 Silver salts mounted on paper
 Albumen process 10 x 7 cm
 Purchase from Associated Screen News Ltd.
 I-29066.1*

© McCord Museum Keywords: lake (137) ,
 photograph (77678), waterscape (2986)

Comment by Sandra Jewett

John F. Tuck – in Harpers

Much as Dr. Kesteman described in his article, publicity about the Townships may be read in the archived copy of the August 1874 of Harpers Magazine, which contains an interesting article by F.G. Mather entitled « On the Boundary Line » in which the author describes a fishing trip through the Eastern Townships of Quebec, including a short stop at « Tuck's Hotel », now called L'Aubergine in Knowlton Landing : « We had just dined on trout, at Tuck's Hotel, Knowlton's Landing. Tuck is a very useful member of society. He is hotel-keeper, store-keeper, postmaster, and her Majesty's customs preventive officer all in one, and his little corner at the brick hotel is a curiosity shop. Over the small cupboard door which secures the three bottles comprising the bar is a card with this illustrated rebus, « I am as dry as a fish » The stranger who reads this aloud is at once asked by those present, « Then why don't you treat? » At the other end of the shelving a space corresponding to the bar is used for the post-office. There are six pigeon holes, only two of them which are in use. The mail from the interior is brought by « Old Coons » in his buggy, and a boy crosses the lake with the mail from the east. The boy stops to fish, and « Old Coons » stops to talk; they intend an exchange, and sometimes they effect it, but this daily service is not reliable. What are three or four letters daily to the pleasures or profit of the mail carriers? »

John F. Tuck, also served as a member of the Municipal Council At 93 years of age in 1927, « Uncle John » as he was called, was still looking after the mail.¹ The Tucks bought the brick building we call L'Aubergine in 1862. John F. Tuck died in 1928 and is buried in the George Cemetery, on chemin du Lac, with his wife, Albertine Stone.

It is interesting to note that the Harpers article contains the same photograph, reproduced as an etching, in their article.

¹ *History of Brome County*, Volume II, E. M. Taylor

Chroniques

Les recensements à Potton – 1825

Cette nouvelle chronique donne accès aux recensements qui nous permettent de mieux saisir l'évolution du Canton de Potton au cours des cent dernières années. Nous les reproduisons tels que présentés sur le site *Librairie et Archives Canada* du gouvernement canadien. Nous avons toutefois traduit en français les termes utilisés dans le document original de langue anglaise.

Rappelons que dans notre publication de 1997, *Potton d'antan - Yesterdays of Potton*, disponible sur le site Web patrimoinepotton.com, l'annexe 2 présente le recensement du Canton de Potton en 1796. Vérification faite auprès de la source, la Société d'histoire du comté de Brome, il s'avère, comme nous l'indique sa directrice madame Arlene Royea, que le recensement décrit date plutôt de 1825 : «I believe the document that was copied was for the 1825».

Nous avons comparé les deux documents, le prétendu 1796 et celui de 1825. Sauf sur quelques points, comme l'écriture des noms (il s'agit d'une retranscription à partir d'un microfilm), les deux documents concordent. Nous pouvons donc affirmer que le premier recensement comprenant des données sur Potton date de 1825. Cette situation n'a rien d'exceptionnel, puisque les lettres de naissance de Potton datent de la déclaration du roi Georges III, le 31 octobre 1797.

Chronicles

Potton Census – 1825

This new chronicle gives access to census data that permits better understanding of the evolution of the Township of Potton over the last one hundred years. The data presented here are as found on the *Library and Archives Canada* website. We have however translated into French the terms from the original English language document.

In our 1997 publication *Potton d'antan - Yesterdays of Potton*, available on our website pottonheritage.org, Appendix 2 of that book presents the census of Potton Township in 1796. We have checked with the Brome County Historical Society, and their Director Arlene Royea noted she "believe(s) the document that was copied was for the 1825 census".

We have compared both documents, that it to say, the "census" formerly presumed for 1796 and the actual census for 1825. Save for a few minor spelling errors, the two documents are identical. (The document indicated as a 1796 Census of Potton Township was recopied from the microfilmed original.) We can therefore conclude that the first census including data from Potton dates from 1825, which is unsurprising because the Declaration of King George III establishing the Township of Potton, was signed on October 31, 1797.

Selon le recensement, Potton compte, en 1825, 57 familles et une population totale de 287 personnes. La population est très jeune avec ses 79 enfants de moins de six ans et ses 45 de moins de 14 ans, soit 43 % du total. Les célibataires sont relativement nombreux, soit 38 personnes, 17 hommes de plus de 18 ans et 21 femmes de plus de 14 ans. Les personnes mariées, 110 personnes, représentent 74 % de leur catégorie d'âge, soit 55 hommes de 18 ans et plus, et 55 femmes de 14 ans et plus. Notons la catégorisation différente pour les hommes et les femmes. Nous pouvons en déduire que les hommes peuvent se marier dès 18 ans et les femmes dès 14 ans. La majorité légale est alors de 21 ans. La permission du père est donc requise pour se marier avant cet âge.

Chaque famille compte en moyenne cinq personnes. La palme des familles nombreuses revient à celle de Robert Manson qui compte 12 personnes : 7 jeunes de moins de 18 ans, 2 fils de moins de 25 ans, 2 filles de moins de 45 ans. La famille la plus restreinte est celle de Jonathan Heath, qui compte deux personnes, lui et son épouse. De jeunes mariés, lui a moins de 25 ans et elle entre 14 et 45 ans, sans doute plus près de 14 ans. Deux célibataires vivant seuls, Obediah et Mardin Coleby, âgés de 25 et 40 ans. Il n'y a que deux hommes de plus de 60 ans.

Pour situer ces familles sur le territoire de Potton, nous n'avons pas de référence connue avant la carte de Walling, qui date de 1864. Trente-neuf ans après le recensement, nous y retrouvons sensiblement les mêmes familles. Par exemple, Robert Manson habite à Mansonville de même que Lyman Perkins et Thomas Blanchard. Sans surprise, Cyrus Perkins réside à East Potton, maintenant Vale Perkins. Dans un prochain numéro, nous vous donnerons accès à cette fameuse carte.

According to the 1825 Census, Potton had 57 families and a total population of 287 souls. The population was very young, given that there were 79 children under the age of six, and 45 under the age of fourteen, representing 43% of the total population. Single persons were relatively numerous; of the 38 single individuals, 17 were males older than 18 years, and 21 were females over the age of 14 years. 110 married persons represented 74% of their age category, that is to say 55 men of 18 years or more, and 55 women of 14 years or older. Note the difference in age category for men and women. We may deduce that men could marry at age 18, and women at age 14. The age of majority or legal age, was then 21 years. The father's permission would have been required to marry before the age of majority.

Each family had an average of five persons. The prize for having the largest family goes to Robert Manson, with twelve persons in it: 7 youngsters of less than 18, two sons of more than 18 years, but less than 25, a daughter of more than 18 years and less than 45. Robert is between 40 and 60, while his wife is over 45. The smallest family was that of Jonathan Heath, just he and his wife! He was younger than 25, and his wife was between was between 14 and 45, undoubtedly closer to the former. Obediah and Mardin Coleby, aged between 25 and 40, were Potton's only single persons living alone. There were only two men of more than 60 years.

The only tool that we have to find where these families lived within Potton is the Walling Map, which dates from 1864. We have no other known source before this map. On it, some thirty-nine years after the first census, we find essentially the same families. For example, Robert Manson was living in Mansonville, as well as Lyman Perkins and Thomas Blanchard. Unsurprisingly, Cyrus Perkins was living in East Potton, now known as Vale Perkins. In a future edition we will show this famous map.

**Résultats du recensement du Bas-Canada,
1825**

Archives nationales du Canada,
microfilm no C-717

**Résultats pour la population
du Comté de Richelieu
Canton de Potton**

Catégories :

Lower Canada Census Returns, 1825

National Archives of Canada,
microfilm # C-717

**Population Return
of the County of Richelieu
Township of Potton**

Categories as follows

A	Nom du chef de famille	A	Name of Heads of Families
B	Nombre total de personnes par famille	B	Total number of Inmates in each Family
C	Nombre de personnes absentes par famille	C	Number belonging to each Family absent from the Province
D	Nombre de personnes de moins de six ans par famille	D	Number of Inmates in the Family under six years of age
E	Nombre de personnes de plus de six ans et de moins de quatorze ans par famille	E	Number of Inmates of the Family above six years of age and under fourteen years of age
F	Nombre de personnes de plus de quatorze ans et de moins de dix-huit ans par famille	F	Number of the Family above fourteen years and under eighteen years of age
G	Hommes célibataires de 18 ans et de moins de 25 ans	G	Single Males 18 and not 25
H	Hommes mariés de 18 ans et de moins de 25 ans	H	Married Males 18 and not 25
I	Hommes célibataires de 25 ans et de moins de 40 ans	I	Single males 25 and not 40
J	Hommes mariés de 25 ans et de moins de 40 ans	J	Married males 25 and not 40
K	Hommes célibataires de 40 ans et de moins de 60 ans	K	Single males 40 and not 60
L	Hommes mariés de 40 ans et de moins de 60 ans	L	Married males 40 and not 60
M	Hommes célibataires de 60 ans et plus	M	Single males 60 and upward
N	Hommes mariés de 60 ans et plus	N	Married males 60 and upward
O	Femmes de moins de 14 ans	O	Females under 14 years of age
P	Femmes célibataires de 14 ans et de moins de 45 ans	P	Single females 14 and not 45
Q	Femmes mariées de 14 ans et de moins de 45 ans	Q	Married females 14 and not 45
R	Femmes célibataires de 45 ans et plus	R	Single females 45 and upwards
S	Femmes mariées de 45 ans et plus	S	Married females 45 and upwards

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S
William Bean	8	-	1	3	2	-	-	-	-	-	1	-	-	1	1	1	-	-
Jonathan B. Mansfield	5	-	2	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Levi Knowlton	6	-	-	2	1	-	-	-	-	-	1	-	-	1	1	-	-	1
William Davis	9	-	-	3	1	-	-	-	-	-	1	-	-	3	3	-	-	1
Simeon Sweat	6	-	-	2	1	1	-	-	-	-	1	-	-	1	1	-	-	1
Jacob Gardin	3	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Jonathan Heath	2	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Thomas Blanchard	5	-	3	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	3	-	1	-	-
Ruiter Heath	6	-	3	-	-	-	-	-	1	1	-	-	-	2	-	1	-	-
Francis Peabody	8	-	3	1	1	1	-	-	-	-	1	-	-	1	1	1	-	-
Thomas Norris	5	-	3	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Daniel Blanchard	5	-	3	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	2	-	1	-	-
Ephraim Blanchard	3	-	1	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Roswell Bowen	9	2	2	3	2	-	-	-	-	-	1	-	-	4	-	-	-	1
Charles Gardin	3	-	1	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Robert Manson	12	-	2	4	1	2	-	-	-	-	1	-	-	2	2	-	-	1
George N. Nutting	7	-	3	2	-	-	-	-	1	-	-	-	-	3	-	1	-	-
Nathaniel Hammond	8	-	2	4	-	-	-	-	-	-	1	-	-	3	-	1	-	-
Capt. Lemuel Orcutt	6	-	-	1	1	1	-	1	-	-	1	-	-	-	1	-	-	1
Ford Woodward	5	-	3	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Daniel Miltimore	9	-	1	2	2	-	-	-	-	-	-	-	1	2	1	-	-	1
Thomas Norris	8	-	1	1	2	1	-	-	-	-	-	-	1	1	3	-	-	1
Reuben Ainsworth	7	-	2	2	1	-	-	-	-	-	1	-	-	1	-	1	-	-
James Riner	8	-	4	1	1	-	-	-	-	-	1	-	-	4	-	1	-	-
David Fullington	4	-	-	-	1	-	-	1	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1
Cyrus Perkins	7	-	3	2	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
John Norris	5	-	3	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	2	-	1	-	-
Andrew Fifield	5	-	2	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Nathan Chapman	4	-	2	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-
John Gardin	7	-	1	-	-	3	-	-	-	-	1	-	-	-	1	1	-	-
William Blanchard	3	-	-	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Lyman Perkins	3	-	1	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Alexander Kelly	4	-	2	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	2	-	1	-	-
Stephen Howard	5	-	2	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	2	-	1	-	-

A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S
George Davis	8	-	3	2	-	1	-	-	1	-	-	-	-	2	-	1	-	-
Ebenezer Perkins	3	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Samuel Perkins	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1
John Allen	9	-	1	2	2	2	-	-	-	-	1	-	-	3	2	1	-	-
Jesse Allen	3	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Ichabod Collins	8	-	3	3	-	-	-	-	1	-	-	-	-	5	-	1	-	-
Obediah Coleby	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
James Hull	6	-	3	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	3	-	1	-	-
William Hull	3	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1
William Hull Jr.	4	-	2	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-
James Mann	3	-	-	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Eliphalet Wells	3	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	1	-
Gardner Wells	3	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Samuel Bracy	3	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	1	-
Charles Archalus	8	-	3	3	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
James Davis	2	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Mardin Coleby	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Elijah Caswell	5	-	2	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-
Joseph Davis	3	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	-
Benjamin Hicks	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1
Hiram Drew	3	-	-	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	1	-	1	-	-
Joseph Bowen	6	-	2	2	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	2	1	-	-
Samuel Drew	3	-	-	1	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1	1	-	-
No. of Families 57	287	2	79	45	21	12	5	4	29	1	19	-	2	65	19	43	2	12

Chroniques

La démocratie à Potton

Cette chronique vous présente le portrait des élus représentant Potton à l'échelon des gouvernements du Québec, depuis les premières élections de 1792, et du Canada à compter de 1867. Elle présente aussi le résultat des élections municipales à compter de la constitution en municipalité du Canton de Potton, en 1855. Et ce, avec une mise en contexte historique. Cette première évocation porte sur l'élection de 1792.

Avant sa création par un édit du roi d'Angleterre Georges III en 1797, le territoire du Canton de Potton forme une portion non organisée de la Nouvelle-France, conquise par la couronne britannique en 1763.

Les premières élections du Bas-Canada, nom du Québec à l'époque, se déroulent en mai-juillet 1792. Le territoire pottonais est alors considéré comme une partie intégrante du comté de Richelieu. Rappelons que le Canton de Potton n'est établi que le 31 octobre 1797 par la proclamation royale de Georges III. Toutefois, des sujets britanniques séjournent déjà sur notre territoire en 1792. Par exemple, l'arpenteur Pennoyer et son équipe, selon Bernard Epps, «began the survey of Lake Memrehabegh» le jeudi 9 août 1792. Ont-ils voté à l'élection de 1792?

Nous avons demandé à l'historien Jean-Pierre Kesteman de faire le point sur cette question. Voici sa réponse :

« Les premiers districts électoraux du Bas-Canada (1792-1829).

1. Le gouverneur Alured Clarke, de la nouvelle province du Bas-Canada, créée par Londres en 1791, établit 25 comtés

pour les élections de juin 1792 à l'Assemblée législative, 21 ruraux et 4 urbains (Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sorel). Le nombre de députés varie selon les circonscriptions (Montréal et Québec en ont 4). Pour les comtés ruraux, qui portent souvent des noms anglais (sans rapport avec la toponymie du Bas-Canada), on élit soit 1, soit 2 députés par comté électoral.

2. Dans chaque comté, il n'y a qu'un seul bureau de vote. Le vote se fait publiquement et oralement (tiré de VALLERAND & LAHAISE. *L'Amérique du Nord britannique, 1760-1867*, Montréal, 1971).
3. Les comtés ruraux sont délimités par des lignes géométriques arbitraires, perpendiculaires au Saint-Laurent. Leurs territoires s'étendent au nord du fleuve indéfiniment et au sud jusqu'à la frontière américaine. Les Cantons de l'Est ne disposent donc pas de leurs propres comtés électoraux. Ils se retrouvent à l'extrémité la plus lointaine de comtés bordant le Saint-Laurent et partagent ces comtés avec la population canadienne-française des seigneuries. Parmi les comtés qui se prolongent jusque dans les Townships, on relève entre autres ceux de Bedford, de Richelieu et de Buckinghamshire.
4. Le comté de Buckinghamshire s'étend de la seigneurie d'Aubert-Gaillon, dans la Beauce, à Saint-Antoine-de-Tilly et de la frontière du New Hampshire au village de Yamaska. Le comté de Richelieu, dont les scrutins se tiennent à Saint-Denis-sur-Richelieu, s'étire vers le sud-est à travers Granby et Milton jusqu'à Stanstead. Le township de Potton en fait partie (comme d'ailleurs celui de Bolton). Enfin, le comté de Bedford comprend les townships de Stanbridge et de Dunham et la seigneurie de Saint-Armand (plutôt

loyalistes) et les Canadiens de Sabrevois, Rouville, Monnoir et Bleury (source : Kesteman, Southam et Saint-Pierre. *Histoire des Cantons de l'Est*, Sainte-Foy, 1998, p. 199).

5. Comme les lignes arbitraires des limites des comtés électoraux sont d'orientation diagonale (puisque perpendiculaires au fleuve), ces limites ne correspondent pas exactement aux limites carrées des townships. Il en résulte qu'un même township peut, selon qu'il est à l'est ou à l'ouest d'une ligne diagonale de comté électoral, appartenir à deux comtés différents !
6. Je doute personnellement que des citoyens britanniques résidant dans les Townships aient eu l'occasion de voter en 1792 et lors des élections suivantes avant 1829, sauf dans les environs de la baie Missisquoi et de Saint-Armand, où de nombreuses familles loyalistes sont installées dans le comté électoral de Bedford et où ceux-ci parviennent à faire transférer le bureau de vote à Philipsburg.
7. Entre 1792 et 1829, si le comté de Bedford a souvent élu un résident des Townships concernés (par exemple John Jones, jr), par contre, pour Richelieu et Buckinghamshire, les députés sont des Canadiens français. »

Bien que nous partagions les doutes de monsieur Kesteman concernant la possibilité pour des citoyens du territoire de Potton d'exercer leur droit de vote, les députés élus pour le comté de Richelieu les ont représentés. Il demeure intéressant pour la suite de notre histoire d'en retracer le contexte et les enjeux.

Les élections de 1792 se tiennent en vertu de l'Acte constitutionnel de 1791, loi adoptée par le Parlement britannique le 10 juin 1791 et qui a pour principal objectif de satisfaire les demandes des sujets loyalistes ayant quitté les

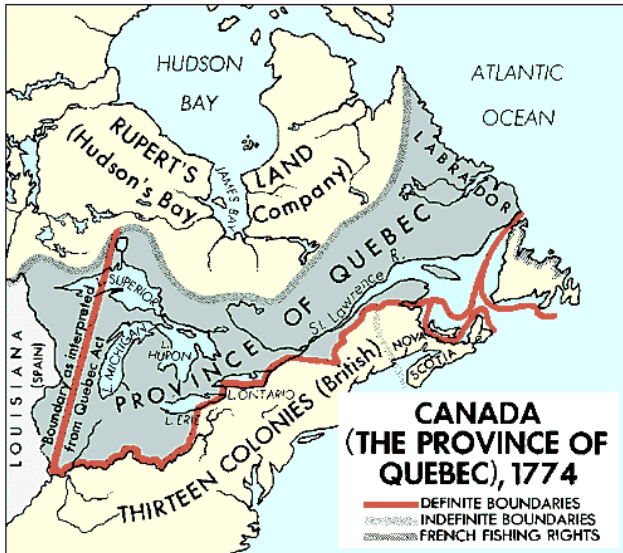
États-Unis comme suite à la guerre d'Indépendance américaine de 1775-1783.

Contenant 50 articles, la loi britannique apporte les changements suivants à l'arrangement institutionnel établi en 1774 par l'Acte de Québec :

- la Province de Québec est divisée en deux provinces distinctes en utilisant la rivière des Outaouais comme point de séparation. Le territoire à l'est de la rivière prend le nom de Bas-Canada et la partie ouest le nom de Haut-Canada;
- chacune des deux provinces obtient une assemblée législative élue ainsi qu'un conseil législatif et un conseil exécutif nommé par le gouverneur général, représentant du pouvoir britannique dans la colonie;
- le Bas-Canada est sous l'administration directe d'un représentant du Gouverneur général;
- le conseil législatif, dont les membres sont nommés à vie par le Gouverneur général, est composé d'au moins quinze membres;
- l'Assemblée législative est composée d'au moins cinquante membres;
- le Gouverneur général se voit attribuer le pouvoir de nommer l'orateur de l'Assemblée législative, de décider du lieu et de la date des élections et d'approuver ou de rejeter l'adoption des lois.

La Province de Québec après la séparation devient le Bas-Canada.

Le Lieutenant-gouverneur Alured Clarke divise le Bas-Canada en 27 districts envoyant chacun un ou deux députés à la Chambre. Vingt-trois (23) districts envoient deux députés et quatre, un seul. Les districts en milieu rural s'appellent des comtés (*counties*) et ceux en milieu urbain, des cités (*cities*) ou bourgs (*boroughs*).



Deux partis s'affrontent lors de ces premières élections.

- Le Parti des bureaucrates, aussi désigné par ses adversaires comme la Clique du Château ou Parti britannique ou encore Parti Tory, était un groupe de riches familles du Bas-Canada. La Clique est l'équivalent de la Family Compact du Haut-Canada; la plupart des familles qui la composent sont des marchands britanniques ou des seigneurs canadiens français qui estiment que leurs intérêts sont mieux servis par une affiliation à ce groupe. Parmi ses membres les plus importants, citons le brasseur John Molson et James

McGill, fondateur de l'Université McGill. De manière générale, ils cherchent l'assimilation de la majorité canadienne française dans la culture anglaise. Cela comprend plus particulièrement l'abolition du système seigneurial, le remplacement du droit civil français par la common law britannique et le remplacement de l'Église catholique par l'Église anglicane.

- le Parti canadien, qui devient en 1826 le Parti patriote, est composé de bas canadiens de la classe libérale et de seigneurs comme Louis-Joseph Papineau. Dirigé par Pierre-Stanislas Bédard, le parti se donne une politique de réforme constitutionnelle visant à faire élire le Conseil législatif et à rendre le Conseil exécutif responsable face aux représentants du peuple. Le Gouvernement responsable, une des principales revendications des patriotes, ne sera obtenue qu'en 1848.

Les représentants des comtés et des bourgs sont élus lors d'un scrutin majoritaire plurinominal. Quiconque (homme ou femme) est âgé de 21 ans et plus, possède une propriété et n'a pas de dossier criminel a le droit de voter. Le Parti canadien obtient 27 sièges et le Parti des bureaucrates, 21. Un indépendant est aussi élu et un siège est vacant.

Le nom de *County of Richelieu* renvoie à la rivière Richelieu ainsi nommée en 1609 par Samuel de Champlain (1567-1635), lorsque le vice-roi de la Nouvelle-France remonte son cours. Il choisit ce nom en l'honneur d'Armand Jean du Plessis de Richelieu (1585-1642), cardinal français et ministre du Roi. Les Abénaquis l'appelaient Masoliantekw, qui signifie «eau où il y a beaucoup de nourriture».

Les deux premiers députés élus en 1792 furent Pierre Guerout au premier siège et Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier au deuxième.

Pierre Guerout (1751-1830)

Né en France et baptisé sous le prénom de Pierre-Guillaume dans la paroisse de Mille Ville, diocèse de Rouen, le 31 août 1751, il est le fils de Jacques Guerout, commerçant de religion protestante, et de Judith Lévesque.

Vers 1767 il s'installe à Québec, où il s'initie au commerce auprès de son oncle François Lévesque. Pendant l'invasion américaine de 1775-1776, il prend part à la défense de la ville à titre de volontaire dans l'armée. Il commence à son compte, d'abord à Québec, puis à Saint-Antoine-sur-Richelieu, où il est juge de paix en 1785, puis, à compter de 1787, à Saint-Denis, sur le Richelieu. Il investit dans la propriété foncière et le prêt, et devient actionnaire de la Banque de Montréal en 1817.

Il est élu député de Richelieu en 1792 et appuie le Parti des bureaucrates. Pierre Guerout ne se représente pas à l'élection de 1796. Il est défait en 1804, lorsqu'il appuie le Parti canadien.

Pierre Guerout est membre de la Société d'agriculture du district de Montréal. Notons qu'il est nommé lieutenant-colonel dans la milice en 1802.

Il meurt à Saint-Denis, sur le Richelieu, le 18 juin 1830, à l'âge de 78 ans et 9 mois. Les obsèques ont lieu dans l'église anglicane Christ Church de William Henry, maintenant Sorel, le 23 juin 1830.

Il épouse dans l'église anglicane de Québec, le 10 mai 1779, Marie-Anne-Magdeleine Mayer, fille de Jean Mayer, commerçant, et de Marie Drouin. Il se remarie dans l'église presbytérienne de Québec, le 13 mai 1793,

avec Josephite Maria Woolsey, fille de John William Woolsey, coroner. Il est le cousin de François Lévesque et apparenté à Louis Dunière, à Bonaventure Panet et à Pierre-Louis Panet.

Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier (1757-1836)

Né à Longueuil, le 11 novembre 1757, et baptisé le 17, dans la paroisse Saint-Antoine, sous le prénom de Benjamin-Hyacinthe, fils de François-Pierre Cherrier, notaire, et de Marie Dubuc. Il fait ses études au Collège Saint-Raphaël, à Montréal, en 1774 ou en 1775, puis exerce la profession d'arpenteur à Saint-Denis, sur le Richelieu.

Élu député de Richelieu en 1792, il est réélu en 1796. Il appuie le Parti canadien durant ses deux mandats. Il ne se serait pas représenté en 1800.

Il meurt à Saint-Denis, sur le Richelieu, le 15 décembre 1836, à l'âge de 79 ans et 1 mois. Il est inhumé dans l'église Saint-Denis, le 17 décembre 1836.

Le 3 juin 1794, il épouse dans la paroisse de Saint-Denis, sur le Richelieu, Marie-Marguerite Richer, fille de Pierre Richer dit Laflèche et de Marie-Josephite Truttan.

Il est le frère de Séraphin Cherrier, oncle de Côte-Séraphin Cherrier, beau-frère de Joseph Papineau et de Denis Viger. Beau-père de Godefroy de Tonnancour.

Prochaine chronique : l'élection en 1796 de Charles Hus, dit Millet, et la réélection la même année de Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier ainsi que l'élection en 1800 de Louis-Édouard Hubert et de Charles-Benoit Livernois.

Sources

- *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à nos jours*, Frédéric Lemieux, chargé de projet, Les publications du Québec, 3^e édition, 2009, 842 pages, p.367.
- Epps, Bernard. *The Eastern Township Adventure*, Volume 1: *A History to 1837*. Pigwidgeon Press, Ayers Cliff, Québec, 1992.
- Kesteman, Jean-Pierre. Communication personnelle, 20 septembre 2013.
- Wikipedia : Acte constitutionnel de 1791; le Parti des bureaucrates; le Parti canadien.

Lire l'histoire

Les ponts couverts au Québec

Les Publications du Québec Québec, 2005

Extraits, pages XI, XII et 111

Avant-propos

Les ponts couverts, lieux de passage de notre histoire, pages XI et XII

De la construction du tout premier pont couvert au début du XIX^e siècle à aujourd'hui, le Québec s'est façonné considérablement. Sans vouloir tomber dans l'excès, précisons que le phénomène des ponts couverts est indissociable de l'histoire du Québec, car beaucoup de ces ouvrages en bois étaient indispensables. Lieux de passage, ils sont alors le catalyseur de nouvelles colonies. La vie s'y greffe. Ces « ponts de colonisation » unissent les rives, donnent accès aux bâtiments du culte ou accueillent sous leur toit assemblées politiques ou culturelles. La mise en service sur nos cours d'eau de ces constructions ouvrees signifiait la plupart du temps la

marche vers une économie prometteuse et des jours meilleurs. À la lecture du livre *Les Ponts couverts au Québec*, nous assistons à l'éclosion de notre réseau routier et à l'aménagement de notre grand territoire à l'aide de ces ponts tantôt modestes, tantôt ornements.

Écrire cette histoire est rigueur et mérite. Entreprendre une véritable traversée du temps sans compter des années d'enquêtes et d'observations serait nécessairement funeste. Très bien documentés, les auteurs, MM. Gérald Arbour, Fernand Caron et Jean Lefrançois, ne pouvaient accepter chimères, romantisme et à-peu-près. Les dogmes, les on-dit et les légendes furent pesés et soupesés par les auteurs qui se sont appliqués à vérifier toutes les données et les faits. L'histoire livrée ici fait un point d'honneur sur les 30 dernières années de recherches, travail rigoureux s'il en est un! Le papier transpire de leur passion et nous en fait apprécier le sujet.

Abondamment illustré, le volume rassemble des photographies d'époque inédites flairées par les auteurs et glanées çà et là dans des fonds publics ou privés, des salons de la carte postale et autres brocantes. Beaucoup de clichés proviennent de safaris-photos d'admirateurs férus de ces belles sirènes alors que leurs chants se faisaient pressants ou, plus terre à terre, au cours d'une tournée d'inspection du pont. Qui aurait cru à une telle variété de ponts couverts chez nous?

Hier, il s'en est bâti plus de 1000. De chapitre en chapitre, le lecteur constatera à quel point le pont couvert s'est transformé au fil des décennies. Au XIX^e siècle, les styles sont très variés et coquets. Les ponts affichent les talents d'architecte et de charpentier de leur constructeur comme de véritables signatures. Un siècle d'usage plus tard, la conception des ponts couverts atteint un degré de

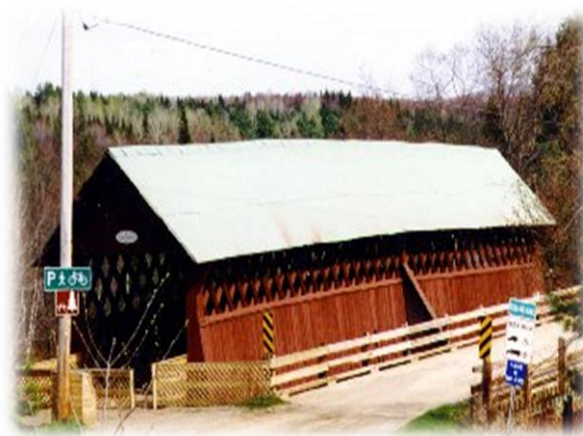
perfectionnement élevé au moment où les fonctionnaires du ministère de la Colonisation dessinent notre «pont rouge», archétype peu changeant mais extrêmement efficient.

Pour la première fois, les feux des projecteurs brillent sur certains personnages ayant contribué au phénomène. Phénomènes eux-mêmes, car là où perdurait le vide lugubre, ils ont jeté un pont. Les auteurs ont fait le pari de sortir ces pionniers hors de l'ombre : Joseph Bureau, explorateur, Joseph-Narcisse Gastonguay, arpenteur, Frederick Preston Rubidge, architecte, ou Georges Barrette, charpentier.

Au moment d'écrire ces lignes, 88 ponts couverts authentiques subsistent toujours, dans presque toutes les régions du Québec. Ces derniers temps, nous assistons à un éveil collectif pour sauvegarder ces joyaux. Par exemple, la population de Wakefield en Outaouais s'est mobilisée pour la reconstruction du pont Gendron réduit à néant à la suite d'un violent incendie en 1984. En Beauce, à Notre-Dame-des-Pins, le pont Perreault a été restauré en 2003 après un important effort de la collectivité. Depuis les 20 dernières années, le ministère des Transports a investi beaucoup dans le but d'en assurer la pérennité.

Pour les petites communautés vivant à côté de ces belles charpentes d'autrefois, le pont couvert représente un patrimoine sans égal. Le pont vieilli abrite un souvenir d'enfance, rappelle le premier baiser volé ou, événement moins gratifiant, une bonne frousse inavouable par une nuit trop sombre. Pour eux, le vieux pont est « de la famille ». Il porte un nom : Émile-Lapointe, Émery-Sicard ou encore Romain-Caron. Parfois, un grand-père disparu y a travaillé. Nous avons voulu vous raconter l'historiette de 26 d'entre eux et vous en faire apprécier les qualités architecturales ou vous en vulgariser les particularités d'ingénierie.

Si l'attrait pour ces ponts très spéciaux vous emporte, faites-y halte! Les cartes fournies dans l'annexe I vous indiquent où cueillir ces perles. Le ministère des Transports du Québec se réjouit que, avec la parution du présent ouvrage, la passion des ponts du Québec d'antan vous invite à la découverte.



Vu des rives du ruisseau Mud, le pont de la Frontière s'inscrit dans un des sites les plus spectaculaires parmi la réserve de ponts couverts du Québec.

Le pont de la Frontière

(page 111)

Construit en 1896 à quelques arpents de la frontière séparant le Québec du Vermont, le pont de la Frontière est un très bel exemple d'une structure Town simple. Longtemps connu sous le nom de « pont Province Hill », il a été déplacé de quelques mètres et désaffecté dans les années 1960 pour céder la place à un pont à poutres d'acier et platelage de bois.

Il y avait jadis trois ponts couverts de même allure dans les limites du canton de Pottton. L'un a été détruit lors d'une inondation et reconstruit en béton. Le troisième, démoli, n'a jamais été remplacé.

Pour bien illustrer que la technologie n'a pas de frontières, à peu de distance de là, soit à Troy, au Vermont, un pont couvert semblable

a été construit quelques années avant son pendant québécois. Ce pont est toujours en service. Il est donc fort probable que les constructeurs des ponts de Mansonville ont importé ce modèle dans la région.

The Heart of the farm

A History of Barns and Fences in the Eastern Townships of Quebec

Text by Louise Abbott – Photographs by Louise Abbott and Niels Jensen

Price-Paterson Ltd, Montreal, 2008

Extracts, pages 12, 14, 15, 18

FOREWORD

My fascination with barns –old barns, in particular– began during my childhood, when my parents bought Roswell Farm overlooking Lake Memphremagog in the Eastern Townships. I delighted in playing hide-and-seek amidst the prickly hay bales in our round barn. As I got older, I realized that this cedar-shingled building was special and much admired by visitors.

My husband has also had a longstanding appreciation for barns. Before Niels opened a custom cabinetmaking shop near our home in Tomifobia, he worked as a general contractor and built or restored several barns.

Over the course of our lives together, Niels and I have witnessed a profound transformation in the Townships as agricultural practices have changed, small family farms have ceased operations and traditional rural life has vanished. In the late 1990s, we became increasingly aware of the abandonment of historic barns. We eventually

began to make day and overnight trips to photograph examples of this vernacular architecture, knowing that in some cases it might be our last chance –the barns were collapsing or slated for demolition.

Along the way, we became interested in the wooden and stone fences that were once central to farming in the Townships and traditionally defined the rural landscape here. In planning this book, therefore, we decided to highlight farm fences along with barns. We felt it important to incorporate a chapter on corn-houses and silos, too.

In order to trace the evolution of barn building and fence making in the Townships, we had to understand the settlement patterns and the agricultural, economic, industrial, political and social history of the area –a tall order.

We also had to understand the origins of barns and fences beyond the borders of the Townships, as well as the changes that have occurred in agricultural technology over the past couple of centuries. All of these things have influenced barn and fence design.

We consulted a broad range of published literature, along with handwritten diaries, deeds and letters in local archives or in private hands. In addition, we visited sites like Upper Canada Village where antique farming practices live on. Our most valuable sources of information, however, were the farmers who accompanied us around barns, showed us fences and shared reminiscences of their farms and forebears. Time and again they reminded us that Townships farmers, like farmers everywhere, have always been pragmatic, using whatever construction materials and methods were expedient to satisfy their needs. Although I have organized the text and visuals around the classifications that architectural historians have devised, most of the barns

presented deviate from the prototypes. Fences also show noticeable variation within a given genre.

It is not only how, when and by whom barns have been built that has absorbed us, but also what has gone on within their walls. Barns were originally granaries: the word barn derives from the Old English *bere*, or barley, and *ern*, or house. In the Townships, as throughout North America, they came to be used for much more than crop storage. They have been maternity wards, dining rooms, surgeries and, before the introduction of commercial abattoirs, slaughter-houses for animals. They have been workplaces, observation posts and dance halls for farmers; playgrounds and learning grounds for children; getaways for courting couples; hideouts for combatants, thieves and runaways; sanctuaries for itinerant preachers; and death chambers for the luckless or the world-weary.



Round Barn of Mansonville

Barns were as essential to villagers and townspeople as they were to farmers: until the advent of the automobile, virtually every Townships family needed at least one driving horse and a place to stable it.

In addition to their crucial everyday role, barns have figured in some of the most dramatic episodes in Townships history. The Fenian Raids of 1866 and 1870 included skirmishes around barns in Pigeon Hill and Eccles Hill. The

conflagration of barns on a farm in the Scottish Settlement west of Lake Megantic and the flight of the suspected arsonist -Donald Morrison, the Megantic Outlaw, as he became known- triggered what turned into the largest manhunt ever undertaken in Quebec history to that date.

Townships barns have also made history more quietly. In the early 1880s, a prosperous visionary named Alexander Walbridge erected a unique twelve-sided, twelve-gabled barn in Mystic with a turntable to convey horse-drawn hay wagons around the haymows. In 1912, a wealthy eccentric named Eugene Baldwin put up a gambrel-roofed dairy barn in Coaticook that was 280 feet long -the longest of its kind in the world.

Townships fences may never have found their way into any record books, but they have been notable for their multiplicity of styles.

During the course of our research for *The Heart of the Farm*, Niels and I made some exciting finds. We discovered that Dutch barns, which were once prominent in New York State and existed in a localized concentration in southeastern Ontario, had also been built in the Townships, although their presence here had never been documented. Best of all, we learned that two were still standing and in agricultural use in St. Armand. We were able to examine and photograph both of them.

We were also pleased to fill many gaps in information regarding the historic round barns in the region that are so sought-after by artists, heritage buffs and tourists.

Thanks to Errol Cushing, we obtained photos of a round barn under construction near Dixville in Barford Township in 1905. Like most of our archival and contemporary photos and illustrations, they have never been reproduced in any book before.

With the aid of period newspaper articles and of tips from people that we met, we were able to pinpoint the names of more barn builders or crew members than we had ever imagined possible. We even tracked down and interviewed three nonagenarians -Lyll Rhicard, Thurston Spicer and Doug Johnston- who had worked on barns as far back as the 1920s. Regrettably, none lived to see *The Heart of the Farm* in print.

As we travelled Townships roads, we were surprised by the diversity of silo styles. Although we came across many late nineteenth-century and early twentieth-century silos that were derelict, we found a few that were handsomely preserved, including a polygonal stacked-wood silo and two tiled silos.

In our conversations with farmers and other landowners, we were informed that most of the preeminent barns in the nineteenth century and early twentieth century were built by Townshippers of American or British descent. Our investigations revealed that these longer-established Townshippers, who were a minority in the region by 1881, were more apt to read agricultural publications, embrace agricultural innovations and maintain better breeds of livestock and larger herds or flocks than their more recently arrived, less affluent French-speaking neighbours.

Today all that has changed: it is francophones who dominate the Townships agricultural scene, and in many cases, it is francophones

who are conserving heritage barns built by long-departed anglophone families.

Because our interviewees and the archival reference material that we accessed all gave barn dimensions in feet and inches, as well as distance in miles, and land measure in acres, I decided to use the imperial system of measurement throughout the text. I should point out to readers who are familiar only with the metric system that an inch is equivalent to 2.540 centimetres; a foot, to 0.305 metres; a mile, to 1.609 kilometres; and an acre, to 0.405 hectares.

I also decided to retain traditional placenames and respect the sometimes-quirky spelling and punctuation of the historic diaries that I selected to quote. Thus when a diarist consistently wrote "sode" for "sewed," or "nise" for "nice", I made no alterations in his diary entries. I made punctuation changes, indicated in square brackets, only when I felt that it was absolutely necessary for comprehension of the sentence.

Although Niels and I have done a great deal of work to produce *The Heart of the Farm*, we know that there is much more to be done. We hope that other researchers will pick up where we have left off and continue to dig up documents, speak to farmers, crawl around haylofts, look at fences, take photos and then report back on their findings. We believe that the rural built heritage of the Townships deserves to be studied attentively and commemorated proudly.

Louise Abbott, Tomifobia, Qc, July 2008

Have You Heard of Potton Heritage Association ?

Why is there such an Association?

The mission of our Association is to make known the heritage of the Township of Potton in the Eastern Townships. We promote the conservation and preservation of our heritage. In this way, members of the Association hope to contribute to the socio-economic improvement of the Township and to the improvement of their living environment.

How long has this Association existed?

Potton Heritage Association was formed in 1990 as a not-for-profit organization, administered by a Board of Directors elected annually by its members.

Who are its members?

Potton Heritage has more than 200 loyal members : citizens and friends of the Township of Potton who wish to encourage and participate in the activities of the Association.

What is the heritage of the Township of Potton?

The most well known elements are likely its public and private buildings such as churches, the Townhall, the Round Barn, the Covered Bridge, Manson House and Place Manson, or the « common ». Add to those, the Giroux and Giroux building, the wharves at Perkins and Knowlton Landing, Jewett's Store, the Aubergine as well as archeological sites.

Heritage is not exclusively older buildings. Natural landscapes such as Lake Memphremagog, Fullerton and Sugar Loaf Ponds, the Missisquoi and Missisquoi-North Rivers, nature reserves and our mountains, such as Owl's Head, form part of Potton's natural heritage. Man made landscapes are also part of our heritage, such as farms and pastures, as well as recreational areas.

Are there other elements that define heritage in Potton?

Family history and tradition, when taken together, form a tapestry of heritage in any locality or region. As communities grow, so too does our common heritage expand with our perceptions of it. Potton Heritage members believe that it is the duty of each generation to conserve, enrich and transmit to the succeeding generation the history and heritage it has received from those who passed.

The protection of the geology and biology of the abundant natural heritage which surrounds us is also of primary concern to the Association members.

How does the Association achieve its objectives?

The Association authors many publications, about forty brochures, leaflets, books and most recently a bilingual magazine **HISTOIRE POTTON HISTORY**.

We sponsor lectures and excursions throughout the year in order to inform and show our members interesting historical or heritage sites found within our region.

Our web site (www.pottonheritage.org) keeps members informed of our activities and allows those members who are interested, access at no charge, to our digital archives and collection of photographs.

Does the Association participate in community life?

The Association played a pivotal role in the citation and preservation of the Round Barn, and Potton's Covered Bridge. We regularly participate in, and sponsor cultural events. On several occasions, we have actively defended the protection and promotion of Potton's heritage before the municipal and regional authorities, with excellent result.

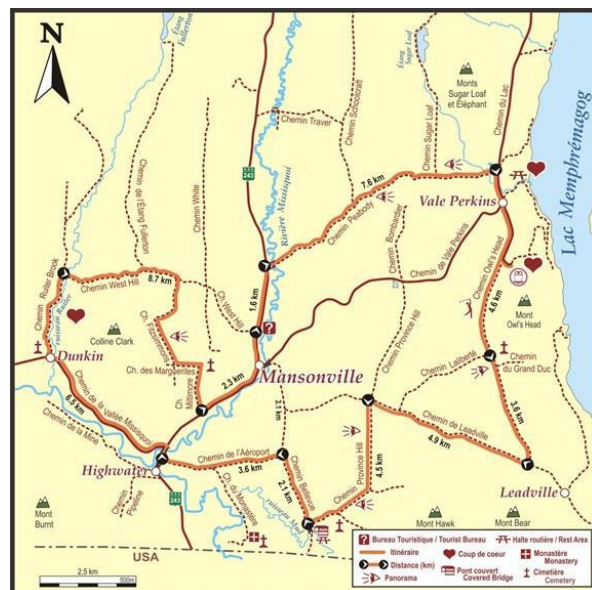
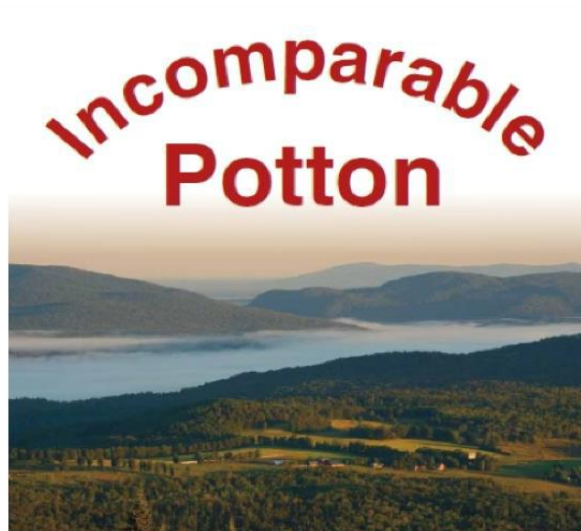
Visit our Web Site to become Member

www.pottonheritage.org

Nouvelles brochures

2013

New Pamphlets



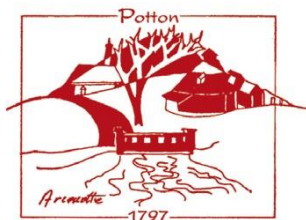
LE PATRIMOINE BÂTI DE POTTON LES RÉSIDENCES : UNE RICHESSE MÉCONNUE



THE HERITAGE OF OUR BUILDINGS POTTON'S HOMES: A LITTLE KNOWN ASSET

Association du patrimoine de Potton

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



Potton Heritage Association

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

Publications de l'Association

Dépliants

<i>Cyclo-route Potton</i>	1995
<i>Dunkin</i>	2002 et 2011
<i>Highwater</i>	2002 et 2011
<i>Knowlton Landing</i>	2002 et 2010
<i>La grange ronde de Mansonville</i>	2009 et 2013
<i>La pierre indienne</i>	2003
<i>La route des cimetières Un hommage à nos ancêtres</i>	1995
<i>Le patrimoine religieux de Potton</i>	2011
<i>Le pont couvert</i>	2006
<i>Les cairns</i>	2003
<i>Les écoles</i>	2003
<i>Les églises</i>	2003
<i>Les granges rondes</i>	2003
<i>Les moulins à eau</i>	2003
<i>Les trains</i>	2003
<i>Maison Reilly</i>	2002
<i>Mansonville</i>	2002
<i>Monastère russe</i>	2002 et 2010
<i>Mountain House</i>	2003
<i>Owl's Head</i>	2003 et 2010
<i>Pont de la Frontière</i>	2009
<i>Potton, un canton à découvrir</i>	2002
<i>Potton Springs</i>	2003
<i>Une promenade au village Mansonville</i>	1995
<i>Vale Perkins</i>	2002 et 2011
<i>Vorokhta</i>	2002 et 2010

Sites Web

www.patrimoinepotton.org
www.pottonheritage.org

Brochures

<i>Imagine... a day in the life of Eleanor Murray, teacher</i>	
<i>Imaginez... une journée dans la vie d'Eleanor Murray, enseignante</i>	2010
<i>Incomparable Potton</i>	2013
<i>Légendes amérindiennes du Canton de Potton</i>	1994
<i>Of raspberry and cream... a morning with Clara</i>	
<i>Des framboises et de la crème fraîche... Une matinée avec Claire</i>	2011
<i>Le patrimoine bâti de Potton</i>	
<i>The Heritage of our Buildings</i>	2013
<i>Potton, Hier et aujourd'hui</i>	
<i>Potton Then and Now</i>	1993
<i>Un canton à découvrir, Potton Yours to discover</i>	2008 et 2010
<i>Une promenade au village, Mansonville A walking tour</i>	2007 et 2011
<i>West Potton – Dunkin 1796-1996</i>	1996

Livres

<i>Inventaire des sépultures de Potton</i>	1992
<i>Chronique des vingt ans de l'Association du patrimoine de Potton, 1990-2009</i>	2010
<i>Place Names of Potton and More</i>	2013
<i>Portrait de nos vingt ans – of our Twenty Years</i>	2010
<i>Potton d'antan – Yesterdays of Potton</i>	1997 épuisé
<i>Répertoire toponymique de Potton – Un patrimoine à découvrir et à parcourir</i>	2009

Revue HISTOIRE POTTON HISTORY

<i>Volume 1 – Numéro 1</i>	Printemps 2013
----------------------------------	----------------

Vidéo

<i>Potton, un patrimoine vivant</i>	1995
---	------

**La revue accepte de recevoir pour publication des articles qui concernent le patrimoine de Potton.
Reader contributions about the history and heritage of Potton and its families are welcomed.
C.P. 262, Mansonville (Québec) J0E 1X0**